
U d'/of OTTAWA
39003002382553

OEUVRES

CHOISIES

DE DELILLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

LES JARDINS.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
Sur son char foudroyant qu'il place la Victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages;
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété;
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.
  Toi donc qui, mariant la grâce à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux,
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avait tenté Virgile [1].
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;

Et comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
L'art innocent et doux que célèbrent mes vers
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique [2]
Décorait un verger. D'un art plus magnifique [3]
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers [4],
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La sagesse autrefois habitait les jardins,
Et d'un air plus riant instruisait les humains.
Et quand les dieux offraient un Élysée aux sages,
Étaient-ce des palais? c'étaient de verts bocages;
C'étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle,
Philippe m'encourage et mon sujet m'appelle [5],
Pour embellir les champs, simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais;
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons variant tour à tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants coteaux les vertes draperies,

Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs :
La nature est à vous ; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein ,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connaissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés ,
Rencontré tout à coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie ?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore :
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre [6],
Chanteloup , fier encor de l'exil de son maître ,
Vous plaîront tout à tour. Tel que ce frais bouton [7]
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil [8].
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil [9],
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité [10],
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle [11],
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,

Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi, du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma faible voix pouvait chanter comme eux,
Je peindrais tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu, fais son bonheur! et moi, si quelque jour,
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons;
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connaît Rhinsberg, qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potsdam, de la victoire héroïque séjour,
Potsdam qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue, où sans bruit roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimait à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plans, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars, la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:

Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.
  L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial;
Toi surtout, Ildephonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos
Attristent le bocage et trompent les échos :
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe, où Philippe, avec magnificence,
Défiait son aïeul, et retraçait la France.
  Le Batave à son tour, par un art courageux,
Sut changer en jardins son sol marécageux :
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté :
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
  Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;
Mais l'art subjugue tout : le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.

Heureux si des méchants l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambroisie
Et si de Pierre un jour quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur !
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappants, et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais, richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.
Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes ?
Là les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kiosks élégants, les fleurs toujours écloses ;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :
. . . .
. . . .
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie ;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe.
. . . .
. . . .
Enfin, je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bâcon ;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent ;
A leur voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent,

Le niveau fut brisé, tout fut libre ; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina tes bocages.
Eh ! qui pourrait compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin ?

. . . .

. . . .

J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter ;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol les beautés qu'il refuse.
Avant tout, connaissez votre site ; et du lieu
Adorez le génie et consultez le dieu.
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, et dénature tout ;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir,
Sachez le reconnaître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle ;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savaient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnaissant le rende à la nature.

Maintenant des terrains examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.

Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre;
Et comblant les vallons, et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran de campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès : vos soins infructueux
Vainement combattraient un terrain montueux ;
Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.
Désirez-vous un lieu propice à vos travaux,
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerais ces hauteurs où, sans orgueil, domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là le terrain est doux sans insipidité,
Élevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez, l'horizon vous obéit : la terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.
Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique :
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.
Est-il nu? que des bois parent sa nudité :
Couvert? portez la hache en ses forêts profondes :
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes,
Changez cette onde impure; et, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre et les eaux :
Aride, enfin? cherchez, sondez, fouillez encore;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.

Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
  Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur,
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poëte;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.
  Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
  D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
  Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les sujets, ou que leur aspect change:
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour à tour vingt spectacles divers:

Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornements avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
  Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art?
Voyez-les prodiguer, de leur pinceau fertile,
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse :
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.
Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois! courez. Que dis-je? c'en est fait :
L'acier a retranché leur cime verdoyante!
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner et mourir :
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
  Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :
Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.

Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts;
Des différents troupeaux dans les sites divers,
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre ; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé !
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes !
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrain, les aspects, les eaux et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté,
Joignez au mouvement un air de liberté ;
Et laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus le charme disparaît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite :
Au delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux ;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.

Quand, toujours guerroyant, vos gothiques ancêtres
Transformaient en champs clos leurs asiles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivait emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte?
A ces murs qui gênaient, attristaient les regards,
Le goût préférerait ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelaient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit : « Écoute-moi :
Tu vois tous ces trésors; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »
Elle dit. Il s'élance; il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés,
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;
Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source;

Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier, tous ces membres épars
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art;
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour transformée en un nouvel Éden,
La France à nos regards offre un vaste jardin.
De mes leçons encor je voudrais vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.
Mais, avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès longtemps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connaissaient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;
Son air est moins riant et plus majestueux.
L'autre de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, et fait naître avec art
Des beautés du désordre et même du hasard.
Chacun d'eux a ses droits, n'excluons l'un ni l'autre;
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre[12].
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.

Les rois sont condamnés à la magnificence :
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe et du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grâce à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés ;
Ses petits salons verts, bien tondus, bien soignés ;
Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
Ses sentiers, ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
  Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos ;
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture,

Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur [13].
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton [14], quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains:
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,

Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!
Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.

Le sage à son jardin destine ses vieux ans;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs;
Le poëte recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déjà l'image.
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux;
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux:
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone,
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.
Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres[15],
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers:
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Partout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus, du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire[16];
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom?
En vain de la beauté le ciel t'avait fait don;
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale, où te cacha Merlin,
Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main;

Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.
Ah ! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus ; mais ton ombre habite ce séjour :
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde ;
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde ;
Ton nom remplit encor ce bosquet enchanté ;
Et, pour comble de gloire, Addison t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux ?

. . . .

. . . .

Adieu, Bleinheim : Chambord à son tour me rappelle,
Chambord qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.
Là ne s'élèvent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques :
Mais sa gloire l'y suit ; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.
Tels, au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image ;
Et dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,
Dardent encor la lance et font voler des chars.

CHANT II.

Oh ! si j'avais ce luth dont le charme autrefois
Entraînait sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferais parler ; et sur les paysages
Les arbres tout à coup déploieraient leurs ombrages;
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'oranger,
En cadence viendraient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles :
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.
Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grâce ou la richesse.
Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement :
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !
Là s'étendent ses bras, pompeusement informes ;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté;
Ici j'aime sa grâce, et là sa majesté ;
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux et sa robuste tête ;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.
Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.
Des divers plants encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Épanche une ombre immense ; et tantôt, moins nombreux,

Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des groupes élégants frappent l'œil enchanté;
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul un armée.
Tous ces plants différents suivent diverses lois.
   Dans les jardins de l'art notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignait la parure :
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savants hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparaisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable;
Que toute sa tribu, se rangeant alentour,
S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
   Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les groupes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse ou leurs touffes légères :
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher et tantôt repousser les lointains,
Réunir, séparer, et sur les paysages
Étendre ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix
A connaître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le barde et ses affreux cantiques ;
Un délire plus doux habite vos déserts ;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre,
Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre ;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour ;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et, flottant l'un vers l'autre et n'osant se toucher,
Paraîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi, le bois par vous perd sa rudesse austère ;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère :
De détails trop fréquents, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux ;
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés ; je veux des noirs torrents
Dans les creux des ravins suivre les flots errants.
Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace ;
De ces rochers pendants respectez la menace ;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.
Mais tel est des humains l'instinct involontaire ;
Le désert les effraye. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asile du travail ou celui du malheur.

Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères [1]
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :
Ah! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être!
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris;
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes:
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.
Mais surtout si l'exil de leur cloître pieux [2]
A banni ces reclus qui sous des lois austères
Dérobent aux humains leurs tourments volontaires,
Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asile,
Des hameaux d'alentour femmes, enfants, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts:
La richesse y viendra visiter l'indigence;
L'orgueil, l'humilité; le plaisir, la souffrance:
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde,
Loin de ce monde, où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,

Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil,
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde :
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils lèveront leurs mains; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici bas et les trésors des cieux;
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes;
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Éternel.
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à la fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois;
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
  Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus riants,
Veut un site agréable et des contours liants,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses,
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.
  Mais c'est peu qu'en leur sein les bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix :

. . . .

. . . .

. . . .

Riche variété, délices de la vue,

Accours; viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golfes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plans tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyants la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour à tour il s'enfonce, il ressort avec eux;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice :
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret.
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abris vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes! respectez ces troncs religieux;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,

Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière!
O Versaille! ô regret! ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre, et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres, dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes :
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant, surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage, et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourants,
Consolez-vous! témoins de la faiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :

Vous comptez cent printemps, hélas ! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

. . . .
. . . .

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;
Mais plus heureux celui qui créa son bocage,
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté ;
Il dit comme Cyrus : « C'est moi qui les plantai. »
De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices.

. . . .
. . . .

Suspendez vos travaux impatients d'éclore ;
Méditez-les longtemps, méditez-les encore :
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connaissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.
Ainsi que les couleurs et les formes amies
Connaissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousserait le saule aux longs rameaux baissés ;
Le vert du peuplier combat celui du chêne ;
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau [3],
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau ;
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.

Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à la fois :
Ah! puisses-tu longtemps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages!
Je ne sais quel instinct me dit que quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,
Tes mains cultiveront une plante plus chère.
Puisse être cet enfant l'image de son père!
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur!
Achève cependant d'embellir tes bocages.
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différents verts,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les surtout, lorsque le pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne;
Que de variété! que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits :
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,

Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.
Ainsi je nourrissais mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout à coup m'ont offert leur plant voluptueux.
Adieu, vastes forêts, cèdres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous, chênes augustes.
Moins fiers, plus élégants, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur !
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur ;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtais mes pas,
Que j'aurais de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirais sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux ferait rouler les ondes ;
En dômes, en lambris j'unirais vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteraient sur leur robuste écorce,
Emblème de la grâce unie avec la force :
Je fondrais vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniraient dans mes brillants travaux,
Et Van-Huysum lui-même envierait mes tableaux.
Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse ;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparaisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.

Ainsi votre jardin varie avec le temps :
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps ;
Printemps bientôt flétri ! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudents tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Églé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.
Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature ;
Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,
Au vert de leurs rameaux mêler un vif émail :
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus inespérée, en paraît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour ;
Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour ;
Là l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaye encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connaît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.
Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante !
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,

De ces champs ennemis redoutent la froidure ;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas :
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire ;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.
Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
Elle animera tout ; vos arbres, vos bosquets
Dès lors ne seront plus ni déserts ni muets ;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absents embelliront leur ombre.
Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant desiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois !
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
Il est né ! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphants l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau, c'est trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire :
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbons.
. . . .
. . . .
. . . .
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire,
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.

Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la séve; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux:
Dans vos champs, enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encore essayez le mélange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez: Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes;
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers:
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères,
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportaient, en chantant, ces précieux trophées:

Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts ;
Le pampre sur leurs dards s'élançait en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange ;
Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.
Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri [4].
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence [5],
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,

L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux : soudain avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encor, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.
Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,
Enfants de votre sol ou des champs étrangers,
L'art brillant des jardins, s'il veut longtemps nous plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois en plantant des artistes sans art
Entre eux et la campagne élèvent un rempart;
Leurs arbres sont un voile et non une parure :
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers, adroitement plantés,
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;
Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh! qui peut dédaigner ces aspects abondants
En tableaux variés, en heureux accidents!
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.
Là d'un chemin public c'est la scène mouvante;
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant,
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier dont sa main abandonnait l'allure
A l'aspect d'un passant relève l'encolure;

C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
C'est le lourd chariot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante;
Le char léger du fat, qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.
Regardez ce moulin, où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes de naïades;
Tandis qu'au gré d'Éole, un autre avec fracas
Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras.
Plus loin, c'est un vieux bourg que des bois environnent.
Là de leurs longs créneaux les cités se couronnent,
Et le clocher, où plane un coq audacieux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.
Plus heureux, si de loin commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air;
Royaumont, Saint-Denis, ou le vieux Westminster,
Où dorment confondus le guerrier, le poëte,
Les grands hommes d'État, et Chatham à leur tête;
L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.
Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses îles?
Et si la vaste mer entoure vos asiles,
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots?
O Nice! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,

J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissais! soit que l'onde en silence,
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher;
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux,
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.
  Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scènes :
Ici que la mer brille à travers les rameaux;
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encor; enfin la vue en liberté
Tout à coup la découvre en son immensité.
  Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps,
Sèment autour de nous de riches accidents.
  O plaines de la Grèce! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirants, toujours chers au génie;
Que de fois, arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon;
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,
Ces ports, ces monts brûlants et devenus fertiles;

Des laves de ces monts encor tout menaçants,
Sur des palais détruits d'autres palais naissants,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !
Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai ! de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au dehors que de froids paysages,
Formez-vous au dedans un asile enchanteur :
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère;
Que votre art les promette, et que l'œil les espère[6].
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.
D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.
L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature :
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès en triomphe a repris ses États.
Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur;
Que sur l'oignon du Nil et sur la verte oseille
En globes de rubis descende la groseille;
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.

A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore,
Et le chou panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris,
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris.
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure :
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien;
Tout plaît mis à sa place : aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage;
Que tout soit près de vous, fraîcheur, grâces, attraits;
Et qu'ailleurs, au hasard désordonnant ses traits,
La nature reprenne une marche plus fière.
Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage et les jardins des rois.
Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer et de jouir ensemble;
Tant l'instinct social dans ses nobles désirs
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs!
Là nos libres regards ne souffrent point d'obstacle.
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle;
Ces panaches flottants, ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure et l'éclat des habits;
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeants, et leurs pompes mouvantes.
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles et des rois,
Dans la tige des lis, des œillets et des roses,
Les dieux mettaient un terme à leurs métamorphoses,
Tout à coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,
Et la tulipe errante en robe bigarrée.

Tels nous plaisent ces lieux : aux champs élysiens
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens ;
Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre ;
Vaste et brillante scène, où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.
Muse, quitte un instant les rives paternelles ;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :
Chante ce Kensington qui retrace à la fois
Et la main de Le Nôtre et les parcs de nos rois,
Où dans toute sa pompe un grand peuple s'étale.
A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort : de Kensington tout cherche la montagne ;
La splendeur de la ville étonne la campagne ;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce et le faste des cours ;
Les harnais éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps ;
Le hardi cavalier qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrents de poudre ;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars ;
Ces essaims de beautés, dont les groupes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Ces fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon ;
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,

Qui, gai comme Zéphire et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard, dont le cœur se sent épanouir
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié ! Je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici marche, entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour :
Là c'est le noble chef d'une illustre famille;
Une mère superbe et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grâce un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'âme maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle :
Plus loin, un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;
Là tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça : Je vous aime.
Là deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs un étourdi, qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,

Va poursuivant son rêve ; ou peut-être un banni
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille et soupire.

CHANT III.

Je chantais les jardins, les vergers et les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs! dieux! amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien : Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains, étendre votre empire;
Il veut qu'en liberté les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde,
Suivre votre valeur ; mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où, mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,
Vos enfants frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asiles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunaient les pieds, et fatiguaient les yeux.

Tout était nu, brûlant : mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein :
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux.
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs ni mes vers.
  Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure :
La terre s'en attriste, et de ces prés flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.
Ah! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promène en paix ses yeux innocemment rêveurs!
Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes :
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées,
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;

Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur;
Et l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres
Doit des gazons plus gais et des pensers plus sombres.
Quel que soit le climat, dans vos jardins riants,
C'est peu de déployer ces tapis verdoyants;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes :
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés :
Un air de liberté fait leur première grâce :
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.
Voulez-vous mieux l'orner, imitez la nature :
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire :
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume au printemps de vos douces offrandes;
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,

De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur[1]
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre:
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure.
Serpentez en guirlande, entourez ces berceaux;
En Méandres brillants courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin,
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçait la peinture,
Et dont elle dictait les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.
O vous, dont je foulais les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies!
Un site plus sévère appelle mes regards.
Voyez de loin ces rocs confusément épars :
De nos jardins, voués à la monotonie,
Leur sublime âpreté jadis était bannie.
Depuis qu'enfin le peintre, y prescrivant des lois,
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins, plus hardis, de ces effets s'emparent;
Mais de quelques beautés que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain, rival présomptueux,
L'art en voudrait tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage[2],
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.
Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale[3],
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus;
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques;
Quelques-uns, à travers leurs noirâtres portiques,
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur;
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur;

Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poëtes.
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !
Mais dans votre tableau leurs tons seraient tranchants,
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ces charmes sont les bois.
Il parle, les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
Variez bien vos plants : offrez aux spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs ;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales ?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampants l'errante chevelure ?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons ;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu : parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux,
Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un constraste heureux ; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.
Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,
D'une simple cabane il pose l'édifice :

Le précipice encore en paraît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amants précipités;
Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes riants vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien, si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines;
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite:
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux,
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez! puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondants encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchants, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.

De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux au vent abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un sérail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit : vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte, et flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges :
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois;
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;

Le gazon est plus vert, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue ;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art ; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins où, tombant en mesure,
D'un mouvement égal les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde ;
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez donc l'effet que votre art veut produire :
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puissants ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,

Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec frãcas; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours, et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendais les accents,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ces eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!

Pour prix de ces bienfaits, toi, dont le cours m'enchante.
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois, les bois sont ses délices;
Là je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis;
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son ombre agreste et sa course sauvage;

Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là ses flots amoureux vont embrasser des îles ;
Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
  Mais vers ses bords riants la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde, moins modeste, en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude, et ses plis tortueux ;
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
  Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidents ! Là j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs ;
Ici le flot bruni fuit sous leur voûte obscure ;
Là le jour par filets pénètre leur verdure ;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi, l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;

Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si dans de beaux lieux
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui ferait mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet[4], mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda ; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur :
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure,
Qui rougit d'être nue et craint les ornements.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmants.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un songe importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;
Le marbre fastueux outrage le gazon.
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez longtemps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur?

. . . .
. . . .

Autant que la rivière, en sa molle souplesse,
D'un rivage anguleux redoute la rudesse;
Autant les bords aigus, les longs enfoncements,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornements.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes ;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue :
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété;
Ou bien faites éclore une île de verdure :
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bosquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connaître et saisir les effets.
Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,

Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promènent en jouant leur lueur vagabonde ;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux :
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.
Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Partout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendants relèvent leurs rameaux,
Les fleurs bravent l'équerre, et l'arbre les ciseaux;
L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;
Tout est beau, simple et grand : c'est l'art de la nature.
Que dis-je? vos travaux sont encor imparfaits;
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets.
Eh bien, pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères;
Zéphire de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus; que la tanche, et la perche, et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelques soins; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile :
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté;

Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables;
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Et si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais, ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivant dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire,
De leur antique honneur ces flots enorgueillis
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouverait Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon; toi, surtout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et surtout nul amant!
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive;

Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour;
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux!
M'écriais-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage,
Laure avait reposé sous son antique ombrage:
Je redemandais Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.
Ah! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même!
Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.
Eh! qui du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli si cher au Pindare latin,
Aurait osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre en voulant le changer!
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage.
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles:
Tel on laisse sa rouille au bronze de médailles.
Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur[5];
Le goût le défendit d'un art profanateur;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu,
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu!

Le plus humble réduit avait pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom ;
Là sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles ;
Je reconnais l'alcôve où jusqu'à son réveil
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil ;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là repose sa mère ; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant ; celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage :
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté ;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux ; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.

Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi,
Comme toi, je chéris ma noble indépendance,
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protège donc ma muse; et si ma main fidèle
Jadis à nos Français te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau;
Ma voix t'en fait hommage, et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

CHANT IV.

Non, je ne puis quitter le spectale des champs.
Eh! qui dédaignerait ce sujet de mes chants?
Il inspirait Virgile, il séduisait Homère :
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les siéges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,

La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;
Des gazons l'ont couvert ; et, de sa main vermeille,
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille ;
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillants tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts ;
Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmants achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissants je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place ;
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même, aux yeux de l'étranger,
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène ;
Et toujours remplissant ou piquant son désir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien, que vos sentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,

Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir ;
Tout s'aligna partout ; en deux rangs étalées
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français ;
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi :
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès ; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu ;
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente ;
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès :
Mais rendez naturel ce dédale factice.
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice ;
Que divers accidents rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse ;
Des longs alignements si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
Et, sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles ;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux
La bergère indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux ;
Surtout, quand vers le but un long détour nous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.
Des poëtes fameux osez imiter l'art ;
Si leur muse en marchant se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime ;
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs ;
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus riants objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornements,
De ce vivant poëme épisodes charmants.
Ici vous m'offrirez des antres verts et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres ;
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin c'est un beau lac qui réfléchit les cieux ;
Tantôt dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective ;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire : « Arrêtez ! où pouvez-vous mieux être ? »
Soudain la scène change ; au lieu de la gaîté,
C'est la mélancolie et la tranquillité ;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.

Là l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière ;
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer, dans le cercle des jours,
Ce peu d'instants, hélas ! et si chers et si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine !
  Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs ;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Partout de frais berceaux et d'élégants bocages.
Toujours des fleurs, toujours des festons ; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours ;
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune ;
Inventez, hasardez des contrastes heureux ;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères [1]
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : « Mortels, hâtez-vous de jouir ;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir. »
Et dans l'âme attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
  Imitez ces effets ; en de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les âmes sensibles.
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre.
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier;
Tu n'es pas l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.
Dans tous ces monuments point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre [2]
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui petille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?

Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau :
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec des chants de joie, et des habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.
Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmants.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monuments;
Ce sont d'heureux réduits dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but, et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux [3]
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux :

Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés :
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux ! me parlent de leurs maîtres ;
Ces murs, que la concorde honore de son nom,
De votre heureux hymen me montrent l'union :
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus domestiques?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié.....
Mais quoi ! je n'y vois point l'autel de la pitié !
Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme ?
Ah ! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans votre âme.
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori ;
Il n'est point confiné dans ce riant asile :
Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville ;
Et faisant des heureux, sans craindre des ingrats,
L'Élysée est partout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure,
Des bâtiments divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement ;
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
  La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;
Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme ! à ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,

Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez ; de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
  Ornez donc ce séjour ; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
  Ah ! par les dieux des champs que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges ;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître ;
Surtout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile ;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté ;
Et, fait pour les plaisirs et l'empire et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.

La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu : la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend tout à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique ;
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairait davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireraient mieux;
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau :
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : « Amour, tu perdis Troie! »
Ainsi nous plaît la ferme et son air animé.
Dans cet autre réduit quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles?
Là sont des animaux, étrangères merveilles;
Là dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les espèces bizarres;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux;
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade :

Eux-mêmes sont un luxe ; et puisque leur beauté
Rachète à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillants que les prisons soient belles.
Surtout ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouait au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux ?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux :
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
Tandis que, déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différents semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre :
Entourez d'un air doux ces frêles rejetons ;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons ;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinait la nature ;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constants
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps ;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présents, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparents,
Receler des climats les tributs différents,
Cet asile enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Tel nous plaît Trianon ; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale :
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix [1] ;

A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,
Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerais du bain l'asile solitaire;
Plus loin une cabane, où règne la fraîcheur,
Offrirait le filet et la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asile aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument;
Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie :
A nos braves marins, mourant pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.
Là-haut c'est une tour, où l'art ingénieux
Élève et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui des faits confiés à leurs feuilles mouvantes
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette et replié ses ailes.
Ainsi vos bâtiments, vos asiles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun, avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.
Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,

Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression ;
N'allez pas au grand jour offrir un ermitage ;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;
Un temple veut paraître au penchant d'un coteau ;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie ;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Par un contraire effet, vous cacherez au jour
L'asile du silence, ou celui de l'amour :
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple ;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son île charmante, abri voluptueux.
Là tout est frais, riant, simple, majestueux :
Au dedans un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère ;
Au dehors les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs ;
Ce beau lac, dont l'azur réfléchit son portique ;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux ;
L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire :
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir ; lui-même embellit tout.
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes !
Telle est des bâtiments la grâce et la beauté.
Mais de ces monuments la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse ?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards ;

Par eux le cours des ans est marqué sur la terre ;
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux ;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
  Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie ;
Viens présenter au goût ces riches accidents,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
  Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel,
Venaient pour les moissons implorer l'Éternel ;
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux ;
Qui dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris ;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure ;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères ;

Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
  Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, des bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion dérobaient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
  Mais loin ces monuments dont la ruine feinte [5]
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,

Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux;
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposants.
O champs de l'Italie! ô campagnes de Rome!
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent des objets trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatants;
Leur masse indestructible a fatigué le temps:
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde,
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étalait tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.

Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines;
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivants, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie;
Ces dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins, qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu;
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?

Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages,
Ces monstres me font peur, même dans leurs images :
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes :
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images ;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude ;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles :
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux ;
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages
Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,

Cherchaient et répandaient les arts consolateurs ;
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs [6],
Unis par les regrets la France et l'Angleterre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçait la paix ;
Et ta voile en partant leur laissait des bienfaits :
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance ?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace ;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami des arts, hélas ! meurt en proie aux sauvages !
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.
Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail et son heureux repos,

Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître ;
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre :
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers ;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage ;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline
Tombaient en mumurant le long de la colline ;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée ;
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinaient leurs troncs majestueux ;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure ;
Au devant on voyait, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse ;
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmaient plus ses regards, dans leurs masses rustiques,
Que ceux dont l'art jadis décorait ses portiques ;
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs ;
La rose les parait, et sur une onde pure
De vieux saules penchaient leur longue chevelure :
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent ; mais dans l'âge où nous sommes

Quels sages envieraient ces illustres dangers?
Il disait, et, content du sceptre des bergers,
Il soignait tour à tour ses troupeaux et ses plantes;
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin ;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein ;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse ;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur ; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton;
Son air est doux, mais fier ; et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempérait les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleurait ; mais sous ses toits champêtres
Tranquille il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son âme éveillait son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge ;
Mais, l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisait encor.
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Faible, se cache encor sous l'abri paternel.

Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoraient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes.
L'air était en repos : les rayons du soleil,
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueillaient quelque souffle des vents;
La vague avec lenteur roulait ses plis mouvants;
Enfin tout était calme, et la nature entière
Semblait avec respect écouter leur prière.
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure,
Formaient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maître des humains
Levait, en suppliant, ses vénérables mains :
Il priait pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire.
Sur ses lèvres errait un auguste sourire;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux;
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protège sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel;
Et dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemplait en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance.
Voilà que tout à coup résonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :

« Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas !
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille. »
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin, prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre !
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques :
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés ;
Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés ;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière ;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent ;
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :
« Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche :
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettais mon honneur ;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
Ton sang régna jadis, il doit régner encore ;
Sors de l'obscurité : les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.

Ne me refuse pas cette nouvelle gloire ;
C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire.
Viens donc ; tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux. »
« Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Hé bien, à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils, je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asile, et conçois mes regrets !
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour,
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre. »
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais durant leurs adieux, le fils, dans le jardin,
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant ;
Il le prend, il l'embrasse ; et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,

Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que, pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
« Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi :
Que je te plains ! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles,
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !
Viens donc, ô cher enfant, viens, ô mon doux appui !
Du malheur de régner viens consoler ton père.
Et vous, objets charmants, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivais, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptais mes années ;
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices ! »
  Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part, environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères.
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix :

Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets :
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane
Il revient en secret visiter sa cabane :
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux ;
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

NOTES.

CHANT I.

[1] Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore;
Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore :
Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants,
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges altérées;
Je courberais le lierre et l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerais les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple et très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à la fois le verger, le potager et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudrait l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poëte qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée et des César, avait remplis des richesses de l'Asie et des dépouilles de l'univers.

[2] Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décorait un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné; et tous ceux qui voudraient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderaient pas d'autre.

[3] . ... D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existaient encore en partie seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

[4] Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le Jeune (liv. V, lett. VI) : on y voit qu'on connaissait déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture et le luxe des édifices étaient l'un des principaux ornements de leurs parcs; mais que tous avaient un objet d'utilité; ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

[5] PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.

PHILIPPE. Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi (depuis Charles X).

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

Belœil était un jardin magnifique de M. le prince de Ligne, situé près d'Ath, dans les Pays-Bas.

[7] .... Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusait aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et surtout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

[8] Les Grâces, en riant, dessinèrent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à madame Élisabeth, sœur du roi.

[9] Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de l'*Élysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

Auteuil est le premier jardin qui ait été composé dans le véritable goût des jardins anglais. Il appartient à madame la comtesse de Boufflers, si distinguée par son esprit et ses grâces.

[10] Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.

Le *petit Trianon,* jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paraît avoir été toujours employée par le goût.

[11] Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi!

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle,* qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois.

[12] Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre, qui commence à se répandre dans toute l'Europe.

[13] Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine (dans *Bérénice*, acte I, scène IV). L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup d'œil, est sans doute plus varié, et d'un intérêt plus durable.

[14] Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; et, quoiqu'il soit probable que ce genre vienne des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton, comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verrait avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours.

[15] Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres.

Bleinheim est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'une décision du parlement, pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillants services.

[16] Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire.

Rosamonde, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitait le palais du roi à Woodstock, où a été bâti depuis le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent, où elle mourut pénitente. Addison a fait de *Rosamonde* le sujet d'un drame lyrique.

CHANT II.

[1] Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.

M. Thomas Weld a fourni un établissement aux religieux de la Trappe sur ses terres, à Lulworth, près Wareham.

[2] Mais surtout, si l'exil de leur cloître pieux...

Allusion à l'hospitalité généreuse que les Chartreux et les frères de la Trappe ont trouvée dans leur exil pendant la révolution, en Suisse, en Westphalie, et surtout en Angleterre.

[3] Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau, etc.

Le duc d'Harcourt, fils aîné du maréchal, avait créé dans sa terre d'Harcourt, près de Caen, un des plus beaux jardins de France, celui de la *Colline;* et il y jouissait en sage des charmes de la retraite, lorsqu'il fut nommé gouverneur du Dauphin, premier fils de Louis XVI, qui est mort à Meudon en 1789. Ce duc, qui avait écrit sur les jardins, est mort en 1800, à Londres, où il était depuis plusieurs années ambassadeur du roi de France.

[4] Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au Jardin du Roi. J'aurais voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui existe dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappelait sa patrie. *C'est O-Taïti,* disait-il; et en regardant les autres arbres : *Ce n'est pas O-Taïti.*

[5] Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale; mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne

méprisent point les règles de la décence, elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

[6] Que votre art les promette, et que l'œil les espère.
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épitre charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage

CHANT III.

[1] Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur.
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

[2] Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons inparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination.

[3] Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.

Midleton et *Dovedale*, vallons dans le Derbyshire, renommés par les formes pittoresques de leur chaine de rochers, décrits par Whateli, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai, ainsi que Morel, dans son charmant *Traité des Jardins*, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayants.

[4] Tel est, cher Watelet, etc.

Claude-Henri Watelet, receveur général des finances, né à Paris, en 1718, l'un des quarante de l'Académie française, membre de plusieurs Académies étrangères, mort à Paris, le 13 février 1786.

[5] Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur.

Twicknham, village situé à trois lieues de Londres, sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avaient appartenu à Pope, et qu'il avait achetés avec le produit de sa traduction d'Homère.

CHANT IV.

[1] Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savait d'ailleurs combien l'imagination du Poussin s'était nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens, ce tableau suffirait pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : partout, au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. « Hâtez-vous, dit-il : qui sait si nous vivrons demain? Nous mourrons, il faudra quitter cette belle maison, cette femme charmante, et de tous ces arbres que vous cultivez, le seul cyprès suivra son maître, hélas! trop peu durable. »

C'est cette même philosophie, puisée dans les poëtes anciens, qui dictait à Chaulieu ces vers, pleins d'une si douce mélancolie

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'âme en sens contraire, font toujours une impression profonde; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

[2] Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitants de la campagne, j'ai imité quelques vers du Cimetière de Gray.

[3] Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

Stow, château et jardin situés dans le comté de Buckingham. C'est ce jardin qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

[4] Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix.

Kiow, résidence royale à deux lieues de Londres : on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémisphères.

[5] Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre irrégulier, a remarqué avant moi que les vieux monuments réveillaient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices.

Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de Whateli : et d'ailleurs elle est si naturelle, qu'elle était facile à trouver.

[6] Toi, surtout, brave Cook, etc.

Tout le monde connait les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi, dont il devenait pour ainsi dire le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

L'HOMME DES CHAMPS.

CHANT PREMIER.

Boileau jadis a su, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles :
Mais quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs
Se peut-il enseigner? Non, sans doute; et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Ainsi, qu'après Vanière et le bon Hésiode,
Du régime rural d'autres riment le code;
D'un pinceau moins usé, dans un cadre nouveau,
Des champêtres plaisirs je trace le tableau;
Et d'un riant séjour le possesseur tranquille
Le maître bienfaisant, l'agriculteur habile,
L'observateur des champs, leur peintre harmonieux
Tour à tour dans mes vers vont paraître à vos yeux;
Sujet digne en effet du chantre de Mantoue :
A son style divin tout cède, je l'avoue;
Mais dans ce fonds, heureux par sa fécondité,
J'ai pour moi la richesse et la variété.
Inspirez donc mes chants, beaux lieux, frais paysages,
Où la vie est plus pure, où les mortels plus sages
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu!
Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu :

Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.
Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer c'est trop peu que des sens,
Il faut un cœur paisible et des goûts innocents.
Toutefois, n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errants sur les débris d'un luxe qui n'est plus.
On a trop parmi nous réformé l'opulence !
Mais je ne parle pas seulement à la France ;
Ainsi que tous les temps j'embrasse tous les lieux.
O vous qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs
Ainsi que son argent, tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie !
Volons aux champs ; c'est là qu'on jouit de la vie,
Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive ; l'ennui [1]
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosk, et sa nouvelle serre,
Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville ;
Tous deux sont innocents : le tort est à son cœur ;
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.
Le calme heureux des champs craint une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme ; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait amené les bois, les fleurs et la verdure,
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,

Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.
Mais je vois en pitié le Crésus imbécile
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert;
Et Mondor au village est à son grand couvert.
Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Étaler leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts;
Des puissances du jour assiègent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure;
Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux! qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.
Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes?
Vous y paraissez peu; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles!
Les flatteurs sont ingrats; vos arbres sont fidèles,
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.
Désertant des cités la foule solitaire,
D'avance venez donc apprendre à vous y plaire.
Cultivez vos jardins, volez quelques instants
Aux projets des cités, pour vos projets des champs;
Et si vous n'aimez pas la campagne en vrais sage,
La vanité du moins chérira son ouvrage.
Cependant, pour charmer ses champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.

Choisissons : mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie.
Non qu'au séjour des grands j'interdise ces jeux :
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux,
Mais sous nos humbles toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales :
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit.
Puis quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
Et les haines naissant de la rivalité;
C'est à qui sera jeune, amant, prince ou princesse,
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importants,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères.
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion :
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace!
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grâce,
Aux Fleury, aux Sainval, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris;
Charmer est leur devoir : vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs; votre rôle est sublime.
Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats!
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté :
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Prête aux objets naissants sa grâce enchanteresse,
Tantôt de leur déclin l'aspect nous intéresse.

Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'âme jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore ;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux doigts de rose :
Tel le brillant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.
Étudiez aussi les moments de l'année :
L'année a son aurore, ainsi que la journée.
Ah ! malheureux qui perd un spectacle si beau !
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissants, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins au sortir de sa triste prison
Que le sage au retour de la jeune saison,
Lorsque sur les coteaux, sur les monts, dans les plaines,
Tout est gazon, zéphyr, ou ruisseaux, ou fontaines.
Ah, les beaux jours vont donc me rendre les beaux vers !
Le chêne s'est éteint dans mes foyers déserts.
Adieu des paravents l'ennuyeuse clôture,
Adieu livres poudreux, adieu triste lecture !
Le grand livre des champs vient de s'ouvrir : je cours
Du ruisseau libre enfin reconnaître le cours,
Du premier rossignol entendre le ramage,
Voir le premier bouton, voir le premier feuillage,
Et renaître moi-même avec l'ombre et les fleurs !
Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
Les beaux jours expirants ont aussi leurs délices :
Au printemps de l'année on bénit les prémices ;
Dans l'automne ces bois, ces soleils pâlissants
Intéressent notre âme en attristant nos sens.

Le printemps nous inspire une aimable folie,
L'automne les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleurait la mort;
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite :
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.
Majestueux été, pardonne à mon silence!
J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instants,
Avec l'air de l'automne ou les traits du printemps.
Que dis-je! ah, si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme! et quelle fraîcheur pure
Vient remplacer des cieux le brûlant appareil!
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière
Et le sein des vallons et le front des coteaux,
Se glisser dans les bois et trembler dans les eaux!
L'hiver, je l'avouerai, je suis l'ami des villes :
Là des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grâce au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur, et la glace brillante
En lustres azurés à ces roches pendante!
Et quel plaisir encor lorsque, échappé dans l'air,
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver,
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!

Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux !
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui du moins un instant console la nature !
Et si mon œil rencontre un reste de verdure
Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir !
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir ;
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.
  Le ciel devient-il sombre, eh bien, dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant, j'insulte à l'aquilon ;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide ;
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir ;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore ;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
  Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Longtemps des camps rivaux le succès est égal ;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite :
L'autre reste atterré dans sa douleur muette
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.

Ailleurs, c'est le piquet des graves douairières,
Le loto du grand-oncle, et le wisk des grands-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
C'est la poste du soir, le courrier qui l'apporte,
Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
Revient glacé de givre et poudré de frimas,
Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
Billets de mariage et messages d'amour.
Tout cela, grâce au ciel, faiblement l'intéresse;
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse :
Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers?
Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre [2]?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé?
Voyons, depuis deux jours, quel trône a succombé.
Chacun a son courrier, et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète;
L'autre rit aux éclats, l'autre cache des pleurs.
Ah! nous sommes vaincus? Non, nous sommes vainqueurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse?
Eh mais, c'est sur la Sambre. Eh non, c'est sur la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu!
Car on saura demain qu'on ne s'est point battu.
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et comme son bouchon fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire :
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Tantôt un bon roman charme le coin du feu :
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit ; on se remet de la triste lecture ;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.
Ainsi dans l'hiver même on connaît l'allégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse,
C'est un riant vieillard, qui sous le faix des ans
Connaît encor la joie, et plaît en cheveux blancs.
  En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh ! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir !
L'homme veut des plaisirs ; mais leurs pures délices
Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis ! Les eaux et les forêts
De leurs jeux innocents vous offrent les attraits,
Et la guerre des bois et les piéges des ondes.
Compagne des Sylvains, des Nymphes vagabondes,
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts :
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.
  Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante et sur l'onde la suit.

Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux[3]?
  Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre,
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts!
  Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruit, et ces combats sans gloire!
O Muse! qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois
Ah! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux et celui des moissons.
Mais quoi! du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance longtemps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou de ses pieds légers
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers?
Il flotte irrésolu: la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte

Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor :
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête ;
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
  Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas ! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné !
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné.
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un faible appui,
D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place :
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,

Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et porte alentour ses regards effrayés;
Se relève, repart, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor; s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément, sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, d'écume dégouttante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plus tôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Superbe, il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.

Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds suspendus sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre :
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux ;
Qui croirait avilir l'honneur de ses châteaux
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornaient pompeusement ses portes triomphantes ;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.

Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles,
Là des jeux moins bruyants, des plaisirs plus utiles
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchants.
Beaux-arts ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire !
Est-il à votre joie une joie étrangère ?
Non ; le sage vous doit ses moments les plus doux :
Il s'endort dans vos bras ; il s'éveille pour vous.
Que dis-je ? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur ;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage ;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate ; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtait tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement :

Tels de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur !
Les beaux-arts à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune :
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Amusent leur exil et chantent leur retour[4].

Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'étude :
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,
Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse ! hélas ! je m'en souviens,
Épris de la campagne, et l'aimant en poëte,
Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
Je l'aimais, je l'aimais jusque dans ses horreurs ;
Je me plaisais à voir, battus par les tempêtes,
Les sapins abaisser et redresser leurs têtes ;
J'allais sur les frimas graver mes pas errants,
Et de loin j'écoutais la course des torrents.
Mais tout passe ; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'âme,
S'il est longtemps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas longtemps : les arbres parlent peu,
Dit le bon la Fontaine ; et ce qu'un bois m'inspire
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
Vient troubler votre joie et tuer vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfants,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient dans sa vieillesse
Reconnaître les bois qu'a plantés sa jeunesse ;

La ferme à son aspect semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris[5].
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages ;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absents vous jouissez encore.
  Ces lieux chers aux vivants sont aussi chers aux morts.
Qui vous empêchera de placer sur ces bords,
Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure ?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument
Où des mânes chéris dorment plus mollement ?
Du bon Helvétien qui ne connaît l'usage ?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux ; il les couvre de fleurs :
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose[6].
  Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile ?
Hélas ! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux ;
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah ! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,

Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!
Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thomson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse :
La gloire de ces noms du mien serait confuse.
Mais si dans un bosquet obscur et retiré
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gesner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai dans vos riants vallons
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulents calmer l'inquiétude.
Heureux si quelquefois sous vos ombrages verts
L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers[7]!
  Mais, ne l'oubliez pas : à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Vous donc, à qui des champs la joie est étrangère,
Ah! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,

Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.
Eh ! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchants ?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde ;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris :
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée ;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.
L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide ;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi ! ton or t'importune ? ô richesse impudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain ?
Oh ! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurais en jouir : heureux, digne de l'être,
Je voudrais m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages riants ;
Et ne souffrirais pas qu'attristant ma fortune,
La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les râteaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendrait l'indigent, sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail bannirait la misère.
Enfin des maux cruels affligent-ils ses jours,
Au vieil âge, aux douleurs, nous devons des secours.

Dans les appartements du logis le moins vaste,
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Louera plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré:
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfants; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin;
Que surtout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des grâces,
Comme un ange apparaisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté.
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.

L'homme le plus obscur quelquefois sous le chaume
Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi, jamais, dans l'erreur de mes illusions,
Je n'aspire à régler le sort des nations:
Me formant du bonheur une plus humble image
Quelquefois je m'amuse à régler un village;
Je m'établis le chef de ces petits États.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas;
Au bon gouvernement de ce modeste empire
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous, pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère

Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui des jeux du village ancien dépositaire
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :

La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte :
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu ! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage !
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
Il est dans le village une autre autorité :
C'est des enfants craintifs le maître redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.
Mais le voici : son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter ;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il, sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaye, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.

Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau, dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédants inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.
  Des enfants du hameau tel est le grave maître [8].
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
De ce peuple naissant reposent les destins;
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.
  Eh! quel tableau des mœurs ne vous offrira pas
Tout ce peuple d'enfants sujets de ses États!
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchants la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritait, un souris le désarme :
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,
Et garde obstinément un silence mutin.

Tel, décelant déjà son âme magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.
Mais l'heure des jeux sonne : observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille;
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille;
L'autre, Euclide nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent;
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage;
L'autre est l'historien, le conteur du village :
Là peut-être un rival des Regnier, des Boileau,
Fouette un buis tournant, qui châtierait les sots.
Peut-être un successeur des Molé, des Préville,
Peint les travers des champs, qui peindrait ceux des villes.
Aujourd'hui, sans songer à son dessein futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.
Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Tels d'un lis s'élevant dans le fond des déserts
Les parfums négligés se perdent dans les airs.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices;
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.
Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des esprits hantaient chaque village;
Chaque bourg en tremblant consultait son devin;
Tout château renfermait son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troublait le repos de l'enfance peureuse;

Surtout, l'orsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assemblait le hameau,
Toujours de revenants quelque effrayante histoire
Resserrait de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions, qui sèment la terreur,
Filles des préjugés et mères de l'erreur!
Ah! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse,
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.
  Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge.
Ce n'est pas tout encor : que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instants.
Hélas! qui l'eût pu croire? une bonté barbare
De ces jours consolants est devenue avare.
Ce temps, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ce temps est au travail volé par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense!
Hélas! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette?
Non; laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,
Une part à la vie, une part au bonheur.
  Vous-même secondez leur naïve allégresse.
Déjà je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers,
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Téniers.
  Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'État.

Près d'eux, non sans frayeur dans les airs suspendue,
Églé monte et descend sur la corde tendue;
Zéphyr vient se jouer dans ses flottants habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle, et la main la rejette.
Là d'agiles rivaux sentent battre leur cœur;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.
Plus loin, un buis roulant de la main qui le guide
S'échappe, atteint, parcourt dans son cercle rapide
Ces cones alignés qu'il renverse en son cours,
Et qui, toujours tombant, se redressent toujours;
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale;
Il les menace tous, aucun n'a succombé;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil, et l'atteint dans les cieux :
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.
Mais c'est auprès du temple, autour du grand ormeau,
Que s'assemblent la fleur et l'amour du hameau.
L'archet rustique part, chacun choisit sa belle;
On s'enlace, on s'enlève, on retombe avec elle.
Plus d'un cœur bat, pressé d'une furtive main,
Et le folâtre amour prélude au sage hymen.
Partout rit le bonheur, partout brille la joie;
L'adresse s'entretient, la vigueur se déploie :

Leurs jeux sont innocents, leur plaisir acheté,
Et même le repos bannit l'oisiveté.
Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance.
Heureux, vous unissez dans votre heureux hameau
Le riche à l'indigent, la cabane au château;
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes;
Et, satisfait de tout, et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu : Ce que j'ai fait est bien.

CHANT II.

Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et, dans de frais abris trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputait les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantait les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus calme oubliait ses fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses aïeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue[1];
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse errait sur ses pipeaux,

Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantait aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui je n'eus point un champ de mes aïeux,
Et le peu que j'avais je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'État transformer un poëte,
Épargnez à ma Muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste :
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.
Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains :
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Triptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.
Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs :
Je ne vous dirai point dans quel lieu, sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne;
Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillants spectacles :
Au lieu de ses travaux, je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits.
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois; c'est une enchanteresse

Qui, la baguette en main, par de hardis travaux
Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, dompte les rocs rebelles,
Dirige dans leurs cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entre eux les fleuves étonnés;
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.
Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignorait les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines :
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore; osez par la culture
Corriger le terroir et dompter la nature.
Rival de Duhamel, surprenez ses secrets[2];
Connaissez, employez l'art fécond des engrais :
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent :
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris;
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde :
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchants;
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture :
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.

Les voilà, les vrais biens, et la vraie alchimie.
Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avait su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons.
Il avait, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,
Créé des prés nouveaux; et les riches sainfoins
Et l'herbe à triple feuille avaient payé ses soins;
Ici des jeunes fleurs il doublait la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissait l'automne :
Nul repos pour ses champs, et la variété,
Seule, les délassait de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilége.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses râteaux, ses bras laborieux;
Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde :
« Voilà mon sortilége et mes enchantements, »
Leur dit-il. Tout éclate en applaudissements :
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie[3].
Imitez son secret : que votre art souverain
Ose changer, dompter ou créer le terrain.
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant, des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;
Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères;
Laissez là ces projets recueillis par Rozier[4],
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,

Leur ferme en miniature ; enfin tous les secrets
Qu'admire *le Mercure* et que maudit Cérès :
De vos sages aïeux respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.
  Cependant n'allez pas, trop superstitieux,
Suivre servilement les pas de vos aïeux :
Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.
Ne vous rebutez pas; eh ! quels brillants succès
Ne vous ont pas payés de vos premiers essais !
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses !
Sur un simple buisson jadis naissaient les roses,
Et le pommier dans l'air déployait ses rameaux :
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux !
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons !
Osez plus : appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors ; l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstants dégoûts
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes maladroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits;
Sous de pesants jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent;
Versailles s'occupa de popularité;
Chacun eut ses wiskis, ses vapeurs et son thé.

Moi-même, comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et le Nôtre;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres français,
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes,
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes;
Il fuit des nouveautés les goûts extravagants :
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégants,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Les nôtres font accueil à l'étranger aimable;
Plutôt pour ses appas que pour sa rareté,
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité;
Et si l'utilité vient se joindre à la grâce,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cytise riant[5];
Ainsi pleure incliné le saule d'Orient,
Consacré par l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie,
Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban.
Sachez aussi comment de leurs terres natales
S'éloignent sans péril les races végétales;
Préparez leur exil : vers un ciel étranger
Un passage trop brusque est souvent un danger;
Faites-leur par degrés oublier leur patrie.
De ces ménagements tu connus l'industrie,
Ingénieux Nollin, qui d'arbres de ton choix
Si souvent enrichis les jardins de nos rois :
Du tropique brûlant sur ses roches poudreuses
Malte accueillait d'abord ces plantes voyageuses;
D'Hières, à leur tour, les champs moins embrasés
Présentaient un asile aux plants dépaysés;
Lyon les attendait, et son climat propice
A la plante adoptive offrait un doux auspice;

Et dans Paris enfin l'arbuste acclimaté,
Prêtait à nos jardins son ombrage emprunté.
Ainsi de lieux en lieux, et de races en races,
De son sol primitif l'arbre perdait les traces,
Changeait son naturel, et pour de nouveaux cieux
Quittait, sans s'appauvrir, les champs de ses aïeux;
Tant les ans et les soins, et l'adroite culture,
Subjuguent l'habitude et domptent la nature!
Imitez ce grand art, et des plants délicats
Nuancez le passage à de nouveaux climats.
Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades?
Par elles votre esprit parcourt tous les climats:
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimas,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie,
Et des deux continents heureuse colonie,
En vous offrant les plants des deux mondes divers,
Vous portent aux deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.
L'arbre heureux de Judée, à la fleur purpurine,
Se montre-t-il à vous, vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des champs policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,
Et vous changez cent fois de climats et de lieux.
Soit donc que par les soins d'un art industrieux
Il donne à son pays des familles nouvelles,
Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets!
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfants: vous aidez leur faiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur vieillesse;
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des mœurs;

Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage,
De la création vous achevez l'ouvrage.
Donnez les mêmes soins aux divers animaux :
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et plus beaux;
Soignez bien les enfants, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires;
A ceux dont nos cantons reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus :
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie.
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, pour vous punir,
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.
A cet oiseau parleur que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa stérilité
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes
Et qui ne connaît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas;
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne;
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain et leur poil et leur voix :
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne [6].
Faites donc votre choix : ceux de qui les penchants
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse,
Et, pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le bélier anglais paît la verte campagne :
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne

De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois ;
Là bondit d'Albion la cavale superbe,
Tandis que ses enfants qui folâtrent sur l'herbe,
Se cherchant, se fuyant, se défiant entre eux,
De leur course rivale entrelacent les jeux [7].
Aspects délicieux ! perspectives charmantes !
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces riants tableaux ! Oh ! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avait laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie,
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses désirs le sage est peu trompé :
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui :
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui;
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir ;
Et toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille, ou compte ses richesses.
Et trop heureux encor lorsque des soins si doux
Par le même intérêt unissent deux époux,
Et resserrent les nœuds d'une sage famille !
Le père et son enfant, et la mère et sa fille,
Chacun a son emploi. Les travaux importants,
Les forêts à planter, la culture des champs,
L'art par qui la moisson et la vigne prospère,
Sont les amusements et la gloire du père :
Son fils aux mêmes soins s'exerce sous ses lois ;
Lui-même l'initie à ses heureux emplois,

Lui conte ses projets; il lui lègue d'avance
Ses desseins, ses succès, sa longue expérience :
« Ces vergers, lui dit-il, ces prés créés par moi,
Ces travaux commencés seront finis par toi;
Entretiens ces canaux, ils furent mon ouvrage;
Soigne ces jeunes plants, ces bois sont de ton âge. »
Trésor de son ménage, et chère à son époux,
La mère a des emplois moins graves et plus doux :
Les soins du colombier, ceux de la bergerie,
Occupent ses moments; la fraîche laiterie
Lui doit l'appétissante et simple propreté,
Le parterre ses fleurs, la maison sa gaîté;
Elle tient sous ses lois les oiseaux domestiques,
Prépare leur enceinte et leurs palais rustiques,
Leur perche pour dormir, leur abri pour couver :
Elle y court le matin; son œil aime à trouver
La mère sur son nid, l'enfant qui vient d'éclore,
Et la poule en travail, et son œuf tiède encore.
Joyeuse, elle saisit son innocent butin,
Et déjà le promet au banquet du matin.
Et pourrais-je oublier les soins de la volière?
Elle-même nourrit la troupe familière,
Console ces captifs de l'empire de l'air,
Leur porte le mouron, la chenille et le ver;
Elle-même préside à leurs doux mariages,
Elle assortit leur race, établit leurs ménages,
Des couples amoureux forme l'heureux lien,
Et voit dans leur bonheur une image du sien.
Les temps sont-ils venus d'une chaîne si douce,
C'est elle qui leur jette et la laine et la mousse,
Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids,
Sur le plus fin duvet recevra leurs petits.
Sa fille l'accompagne, et, doucement rêveuse,
Prodigue aussi ses soins à la troupe amoureuse;

Tantôt les agaçant du geste et de la voix,
A leurs becs irrités abandonne ses doigts.
L'une et l'autre préside au luxe de la table;
Le café par leurs soins coule plus délectable,
Et le gâteau doré, délices du festin,
Paraît plus savoureux préparé par leur main.
Cependant la moisson, les fruits, et les vendanges,
Remplissent les pressoirs, les celliers et les granges.
Tels vivaient nos aïeux, tels on vit ces châteaux,
De nos vieux chevaliers vénérables berceaux;
Ainsi les champs, les bois, prodiguaient à leur maître
Leur richesse innocente et leur luxe champêtre.
Hélas! pour mes vieux jours j'attendais ces plaisirs;
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissait d'avance.
Je ne possédais pas un héritage immense;
Mais j'avais mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentait mon ruisseau!
Combien je chérissais mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erraient dans mon gras pâturage!
Tout riait à mes yeux; mon esprit ne rêvait
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques
M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien, forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poétiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants :
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent,
La colline m'écoute, et les bois me répondent.
Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,

Ne vous contentez pas d'une facile gloire :
Les champs ont leurs combats, les champs ont leur victoire.
Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux
Le soleil échauffer les rocs infructueux?
Venez, que tardez-vous? par un triomphe utile
Changer ce sol ingrat en un terrain fertile;
Et, pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus!
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne :
Le feu court dans ses flancs; ils s'ouvrent, le ciel tonne,
Et des rocs, déchirés avec un long fracas,
Les débris dispersés s'envolent en éclats.
Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissait leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis;
Vos amis avec vous partagent la conquête,
Et leur brillante orgie en célèbre la fête.
  Ailleurs c'est un coteau dont le terrain mouvant,
Entraîné par les eaux, emporté par le vent,
N'offre à l'œil attristé qu'une stérile arène :
Eh bien, ces lieux encor vous paieront votre peine,
Si, d'un sol indigent fécond réparateur,
De son terrain nouveau votre art est créateur.
Ainsi, cette île altière ouvrage d'une autre île,
Ce rocher héroïque en hauts faits si fertile,
Qui voit fumer de loin le sommet de l'Etna,
Malte, emprunta son sol aux campagnes d'Enna;
Ainsi loin d'elle encor la Sicile est féconde.
La terre de Cérès, en voyageant sur l'onde,
Vint couvrir ces rochers; et leur maigre terrain,
Qui suffisait à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,
Le melon savoureux, la figue succulente,

Et ces raisins ambrés qui parfument les airs ;
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts :
Les lauriers seuls semblaient y croître sans culture.
Thétis avec plaisir réfléchit leur verdure ;
Et ce roc, par l'été dévoré si longtemps,
Eut enfin son automne et connut le printemps.
Imitez, s'il se peut, cette heureuse industrie.
Le terrain qu'a perdu cette côte appauvrie,
Reprenez-le aux vallons ; que la fécondité
Vienne couvrir des rocs la triste nudité.
Mais quand l'onde et les vents vont lui livrer la guerre,
Que partout d'humbles murs soutiennent cette terre.
O riant Gemenos ! ô vallon fortuné [8] !
Tel j'ai vu ton coteau de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Étendre en verts gradins son riche amphithéâtre ;
Et la terre, par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol enfant de l'art étaler les bienfaits.
Lieu charmant ! trop heureux qui dans ta belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au sein d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leurs parfums, et comme leur verdure,
Même au sein des frimas, défier la froidure !
Toutefois le bel art que célèbrent mes chants
Ne borne point sa gloire à féconder les champs ;
Il sait, pour employer leurs richesses fécondes,
Mettre à profit les vents et les feux et les ondes,
Dompter et façonner et le fer et l'airain ;
Transformer en tissus et la laine et le lin.
Loin de ces verts coteaux, de ces humbles campagnes,
Venez donc, suivez-moi vers ces âpres montagnes,
Formidables déserts d'où tombent les torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.

Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus riants vallons j'oubliais la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux?
Oh! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers noircis d'impénétrables ombres!
Mais ce n'est plus le temps : autrefois des beaux-arts
Sur ces monts, sur ces rocs j'appelais les regards :
C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse,
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse;
Je leur dis : Voyez-vous bondir ces flots errants?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrents;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée;
Que, tantôt réunie et tantôt divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou dompte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone :
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers de lointains climats :
Là pour l'art des Didot Annonay voit paraître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.
Tout vit; j'entends partout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges et des flots;
Les rocs sont subjugués : l'homme est grand, l'art sublime;
La montagne s'égaye et le désert s'anime.
Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux,
On peut mettre à profit les salutaires eaux;
Et Pomone et Palès, et Flore et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Naïades,
Surtout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une faible rosée.

Non loin est un ruisseau ; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous :
Eh bien, osez tenter une grande conquête.
Venez, de vos sapeurs déjà l'armée est prête.
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe : il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Naïade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillants destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles ;
Ses limpides filets sont autant de Pactoles.
Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit :
De ses États nouveaux son onde s'applaudit ;
Et, source de fraîcheur, d'abondance et de gloire,
Vous paye en peu de temps les frais de la victoire [9].

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor ;
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet : l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne ;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne ;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.

Lieux charmants, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage !
Tant l'art a de pouvoir ! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux !
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avait jamais vus ?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux ;
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles :
Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords ;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre, en bénissent l'auteur.
Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont longtemps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs ;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Élysée,

Des vergers pleins de fruits, et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art aplanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés :
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs :
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art; et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînait les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Roulait l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportait les hameaux, dépeuplait les cités,
Et changeait en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive, et veut dompter sa rage.
Dans les flots écumants il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,

Se relève en fureur, et lui dit : « Téméraire!
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère?
Et ne savais-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpents étouffés furent ses premiers jeux? »
Étonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire;
Il fond sur son vainqueur : ce n'est plus un serpent
En replis onduleux sur le sable rampant,
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage;
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards, et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ces bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes;
Et dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.

Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie!
Eh! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errants les détours tortueux
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde;
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,

Marque la récompense ; et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.
Ce travail vous étonne? Eh ! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément;
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paraient le printemps et bravaient les orages,
Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa faiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondant,
Trompe sa violence, et résiste en cédant.
De là ce sol conquis et ces plaines fécondes
Que la terre étonnée a vus sortir des ondes,
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfants de l'art.
Le long des flots bruyants qui battent ce rempart,
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux à force de tourment
La nature est tout art, l'art tout enchantement.
Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles;
Mais votre art plus borné peut avoir des miracles :
Donnez-lui donc l'essor; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords, et dévore sa terre;
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné;
Ailleurs, d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.
Recevez leurs présents, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts;

Et, gouvernant son cours rebelle ou volontaire,
Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.
Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et vers l'autre rivage
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.
Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles;
Son père possédait un modique terrain,
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein;
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, de racines sauvages,
De mousses, de rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement; des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avaient accru sa terre;
Autour d'elle flottaient des saules, des roseaux.
Là n'étaient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante :
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Égérie erraient seuls en ce lieu :
C'était peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent, en l'embrassant, son respectable père
Lui disait : « O ma fille, image de ta mère!

Mon cœur se l'est promis, cette île que tu vois,
C'est ta dot ; ces chevreaux et ce pré sont à toi. »
Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis longtemps adorait Égérie :
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux !
Toutefois, de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager était ingénieuse.
Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisants
Du rivage opposé leur porta les présents,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère ;
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitait l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'était point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette ;
Un charme encor plus doux y fixait ces amants :
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantements ;
Fallait-il se quitter ? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir, ils gardaient l'espérance.
Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle ; en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brillaient ses tresses d'or ;
L'eau s'enorgueillissait d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuraient autour d'elle,
Les nymphes l'admiraient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissait le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Éole l'adorait, et son fougueux amour
Vainement l'appelait dans sa bruyante cour ;

La nymphe refusait les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages :
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé :
« Éole, écoute-moi, lui dit-il. Égérie
Du sensible Dolon dès longtemps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant :
Seconde mes désirs pour ce couple charmant;
Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête;
Qu'alors tous deux unis, ils se donnent leur foi :
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi;
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante;
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphyrs soupirent dans ces lieux :
L'Amour le veut ainsi. » Le dieu parle et s'envole.
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Éole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amants former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble)
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble;
Les flots tumultueux rugissent alentour :
Rien n'égale un orage excité par l'Amour.
L'île cède : Égérie est en pleurs sur la rive;
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas! et son amour, injuste un seul moment,
Craint en perdant sa dot de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune!
L'aveugle Amour est cher à l'aveugle Fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.

Il regarde, il s'étonne; il observe longtemps
Cette île voyageuse et ces arbres flottants,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble : il craint pour elle une vague, un écueil;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île longtemps encor flotte au gré de l'orage;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole : il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyaient un œil profane;
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosait, l'arbre qu'elle a planté?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère?
Tout l'émeut, tout occupe et son âme et ses yeux;
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.
Le calme sur les eaux à peine a reparu,
Dolon retourne aux lieux d'où l'île a disparu,
Va trouver ses amis, les console, les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord la déguise à leurs vœux;
Mais d'Égérie à peine elle a frappé les yeux :
« Ah! la voilà! dit-elle. » « Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie!
Viens; nous pourrons encore, à l'ombre de ces bois,
Entrelacer nos noms et marier nos voix :
N'accuse point le sort, n'accuse point l'orage;
Puisqu'il sert mon amour, je bénis son naufrage.
Un dieu, sans doute, un dieu propice aux tendres cœurs
Sur la vague orageuse a guidé ses erreurs,

Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée :
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée ! »
Il dit : la mère pleure et le père consent,
Et la belle Égérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première :
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour ;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

CHANT III.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchants,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes :
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, accourt la séve errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs :
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille :
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,

Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.
Vous donc, quand des travaux ou des soins importants
Du bonheur domestique ont rempli les instants,
Cherchez autour de vous de riches connaissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connaître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez ; marchons, voyons, et jouissons ensemble.
Dans ces aspects divers que de variété !
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux,
Et des antres riants l'abri voluptueux ;
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses,
Un sable infructueux aux vents abandonné ;
Des rebelles torrents le cours désordonné ;
La ronce, la bruyère, et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits !
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer
Et les eaux de la terre et les torrents de l'air ;
Où s'élevaient des monts étendit des campagnes,
Où furent des vallons éleva des montagnes,

Joignit deux continents dans les mêmes tombeaux,
Du globe déchiré dispersa les lambeaux,
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs aliments des volcans enflammés,
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesants, les autres plus légers :
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus, les autres surnagèrent;
De là, précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour :
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs, et des mers en courroux,
Le roulement affreux apporta parmi nous :
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes ;
Souvent de minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux,
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constants,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village :
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit ? Avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposait les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement :
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins ; et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs, et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines ;
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'ermite du lieu, sur un décombre assis,
En fait aux voyageurs d'effroyables récits.
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courants nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre ?
L'Olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ces rochers hideux.
Poursuivons : descendons de ces sauvages lieux,
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines

L'observateur le suit d'un regard curieux [1].
Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux ;
Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaye, en se jouant, et forêt et cité;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté,
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde;
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habit de deuil sa riante parure.
Non moins impétueux et non moins dévorants,
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrents.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillants :
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le volcan de l'âme incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs!
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondait un volcan : ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface;
Mais la pente opposée en garde encor la trace :
C'est ici que la lave en longs torrents coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari!
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri!

Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre :
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.
  Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages,
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changements divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde :
Des bosquets de Montbard Buffon jugeait le monde ;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même ; et, tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.
  O ma chère patrie ! ô champs délicieux,
Où les fastes du temps frappent partout les yeux !
Oh ! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne

Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs aspects , leurs courants, leurs foyers sulfureux !
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes ;
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrents;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errants
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre âme est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.
Mais, sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :
Quel riche monument! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit : ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage :
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,

Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor:
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des États, les courriers des deux mondes.
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds:
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières;
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil [2];
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ces courants, ces reflux, ces grands événements
Qui de l'axe incliné suivent les mouvements;
Tous ces volcans éteints qui du sein de la terre
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.

Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendants;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondants,
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguaient des vaisseaux!
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.
  Après les vastes mers et leurs mouvants tableaux
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades,
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades,
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errant en longs détours,
D'angles creux ou saillants chacun marque son cours.
  Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines
Qui de nos corps souffrants adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle;
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de fous.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre:
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs,
Le guerrier de sa plaie adoucir les douleurs,

Le gourmand de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices :
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints;
Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
Le soir le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'Élysée au milieu des enfers.
Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux,
Ensemble remontons au lieu de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects! quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts :
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre;
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchants :
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde :
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde,
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs, nés avec l'univers;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale :
Du hasard et du temps travail mystérieux.
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendants l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,

Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste, et le marbre veiné ;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau;
Là s'élance en grondant la cascade écumante;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers;
Ici de frais vallons, une terre féconde;
Là des rocs décharnés, vieux ossements du monde :
A leur pied le printemps, sur leur front les hivers.
Salut, pompeux Jura, terrible Montanverts!
De neiges, de glaçons entassements énormes,
Du temple des frimas colonnades informes ;
Prismes éblouissants, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour!
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
  Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas!

Souvent un grand effet naît d'une faible cause ;
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige : à ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ,
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;
De moment en moment il augmente sa masse ;
L'air en tremble , et soudain , s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime ,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme :
Les hameaux sont détruits et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités ,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent ,
Avant d'être frappés , les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès , suivis d'excès nouveaux ,
D'un État par degrés ont préparé les maux ,
De malheur en malheur sa chute se consomme :
Tyr n'est plus , Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome !
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs[3] !
Mes yeux à ces pensers se sont mouillés de pleurs.

Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages ,
Eh bien , redescendez dans ces frais paysages :
Là le long des vallons , au bord des clairs ruisseaux ,
De fertiles vergers , d'aimables arbrisseaux ,
Et des arbres pompeux, et des fleurs odorantes ,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes , leurs penchants ,
Leurs amours , leurs hymens , la greffe et ses prodiges;
Comment , des sauvageons civilisant les tiges ,
L'art corrige leurs fruits , leur prête des rameaux ,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux;
Comment , dans les canaux où sa course s'achève ,
Dans ses balancements monte et descend la sève ;

Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit, et la fleur.
  Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers ?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires :
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.
  Et voulez-vous encore embellir le voyage,
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage;
La peine est plus légère et le plaisir plus doux :
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts :
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais ;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes ;
Et des prés et des bois, et des champs, et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice ;
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté[4].

Chacun dans sa recherche à l'envi se signale ;
Etamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux,
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance ;
L'un est un vieil ami, qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu, que l'on doit éprouver.
Eh ! quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux !
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur, si longtemps désirée ;
La pervenche, grand Dieu ! la pervenche ! Soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie : avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.
Mais le besoin commande : un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas.
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon.
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise [5],
Voilà leurs simples mets : grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots [6].
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle
Éternellement jeune, éternellement belle :
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés ;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.

La troupe enfin se lève ; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau ;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme, et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connaître :
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis ;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre ;
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre ;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux :
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux ;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre ;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
C'est peu ; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau :
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble ;
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons ;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène :
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux

Les terres et les sels, le soufre, le bitume,
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés et les brillants cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux :
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leur corps;
Enfin tous ces objets, combinaison féconde
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.
D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou petillant recueille l'étincelle;
Le nénufar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivants, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété :
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil,
Et la lente tortue, et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte;
L'écaille du serpent, et celle du poisson;
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile sur l'eau dirigeant sa gondole;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole;

Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme, et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes;
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volants ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
Là je place le ver, la nymphe, la chenille;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille,
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile:
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein,
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit, et la mouche qui file;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau;
L'insecte dont un an borne la destinée;
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instants perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin sans fin se renouvellent,
Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillants, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes,
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés;

Les uns semés sur vous en brillants microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes ;
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts,
Et les filets prudents de ces longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnaient les dangers, la charge et la victoire ;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde !
  Tel est le triple empire à vos ordres soumis.
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout ; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme ; et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle ;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active ;
L'imagination n'y reste point oisive ;
Et quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus ;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.
  Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien de souvenirs l'illusion secrète

Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage.
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez; vos trésors, vos plaisirs sont partout.
Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
Qu'à vos compartiments avec grâce préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor;
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard;
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort, y ressemble à la vie.
Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.
Mais si quelque oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner les honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,

Faites-en dans ces lieux la simple apothéose,
Que dans votre Élysée avec grâce il repose :
C'est là qu'on veut le voir; c'est là que tu vivrais,
O toi, dont la Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton ! qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse :
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrais te voir telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas ou Voltaire ;
Ou telle que tu vins, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part ;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adresse ces vers.

CHANT IV.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde [1]
D'intéressants tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de riants bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines,
Et s'étendre à leur pied l'immensité des plaines ;

Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés! plus heureux qui les chante!
Pour lui tout s'embellit; il rassemble à son choix
Les agréments épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillants, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.

Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux!
Insipides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux?
Zéphyr n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis longtemps éclose?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature?
Oh! que plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres;
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule, et de son lit abrège les détours!
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers en naissant sont déjà vieux comme elle.

Ah! c'est que pour les peindre il faut aimer les champs!
Mais, hélas! insensible à leurs charmes touchants,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connaître;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour.

Aussi, lisez leurs vers; on connaît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots,
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale
Ne peut point éclairer la rive orientale;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtements :
Répand-elle des fleurs, ce sont des diamants!
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose.
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits;
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.
  Puisque la poésie est sœur de la peinture,
Écoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Une artiste novice osait peindre Vénus :
Ce n'étaient point ces traits et ces grâces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux,
Ce n'était point Vénus; son pinceau fastueux
Avait prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdait sous d'amples draperies.
« Que fais-tu, malheureux? dit Zeuxis irrité;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté! »
  Rimeurs sans goût, ce mot vous regarde vous-même
Je le répète : il faut peindre ce que l'on aime.
N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux
Qui, des beautés des champs amants minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnæus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux :
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule
En peignant une femme, imite avec scrupule

Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.
Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin
Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,
Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.
Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image :
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art.
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière ;
Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens; mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendants sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers :
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.
Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi,
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs :
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire,
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois
Sont les accents divers de ta brillante voix :

Tantôt dans les déserts divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entre-choquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux : ta voix est la foudre qui gronde
Et du bruit des volcans épouvante le monde.
Oh ! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté !
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes;
Depuis ces bois pompeux, dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés !
Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images :
Passez les mers; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil;
Sous le ciel éclatant de cette ardente zone
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfants des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde;
Baignent d'oiseaux brillants un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein;
Tantôt se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence;
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissements fatiguent les échos,
Et semblent, à leur poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.
Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde;

Ces bois indépendants, ces champs abandonnés;
Ces vergers, du hasard enfants désordonnés;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.
Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans ondes,
D'où s'exile la vie et la fécondité :
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité,
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère :
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts
Embrase vos tableaux et brûle dans vos vers;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne.
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil :
Livrez à l'ouragan cette arène mouvante;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,
Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.
Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin rentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage :
Du palais des frimas presentez-nous l'image :
Ces prismes colorés, ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,

Brise des traits du jour les flèches transparentes,
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux,
D'une écorce de glace entoure les roseaux ;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes ;
Éblouissant désert, brillante immensité,
Où sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.
Ainsi vous parcourez mille sites divers :
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux,
Nos fruits qu'un teint moins vif plus doucement colore,
Notre simple Palès, notre modeste Flore ;
Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.
Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire :
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs ;
Sur la scène des champs amenez des acteurs ;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde :
Les lieux les plus riants sans lui nous touchent peu ;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui, mouvement, plaisir, gaîté, culture,
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,

Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux et rougir d'elles-mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.

Tantôt, de la pitié prenant le doux langage,
Peignez en vers touchants les malheurs du village :
Montrez-nous l'ouragan et ses noirs tourbillons
De leur naissant espoir dépouillant les sillons,
Les torrents destructeurs, la grêle impitoyable,
Et ce fléau cruel, cent fois plus effroyable,
Qui désole les champs, dépeuple les hameaux,
Et tourmente à la fois l'homme et les animaux,
La corvée! A ce nom les cabanes gémissent [2],
Les fruits sont desséchés, les moissons se flétrissent.
Mais pourquoi ce concours, ces urnes, ces billets?
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.
Dans le cirque fatal le village s'assemble :
Les noms sont agités; tout attend et tout tremble :
Chaque père en secret déjà se sent frémir;
Quelles sœurs vont pleurer, quelles mères gémir?
Les noms sortent! soudain sur les fronts se déploie
D'un côté la douleur et de l'autre la joie;
Et tandis qu'un vieillard embrasse avec transport
Son fils, son tendre fils, favorisé du sort,
Le jeune infortuné que le destin condamne
A d'un dernier regard salué sa cabane :
Heureux si quelque jour il revient sous ses toits
Au foyer paternel raconter ses exploits!

Peignez-nous ces malheurs; mais des maux du village
Gardez de prolonger la déchirante image :
Et quand vous avez peint ces tableaux désolants,
Offrez vite, offrez-nous des tableaux consolants :

Présentez à nos yeux la douce bienfaisance,
Dans son réduit secret surprenant l'indigence,
Prévenant ses besoins, corrigeant par ses dons
Et les rigueurs du ciel et l'oubli des saisons;
Ou des jeux villageois la scène variée;
Les noces du hameau, la jeune mariée,
Triste et gaie à la fois, et d'un air gracieux
Abandonnant sa main et détournant ses yeux.
Vous n'irez pas non plus, dans vos tableaux vulgaires,
Peindre toujours des champs les fêtes populaires,
Les noces de Colin, les danses sous l'ormeau.
Souvent le luxe même, au modeste hameau,
Des champêtres plaisirs empruntant l'innocence,
Y donne un air riant à sa magnificence;
Et souvent les ruisseaux, les bosquets et les fleurs,
De la fête des grands ont fait tous les honneurs.
Ainsi quand, dérobant à l'ombre du mystère
Ses talents, en secret cultivés par sa mère,
Pareille au doux rayon prélude d'un beau jour,
La belle Géorgine apparut à la cour,
Pour fêter son succès, d'une mère idolâtre
Le goût ne choisit pas la ville pour théâtre;
Un jardin fut la scène, et des fleurs l'ornement;
Le bosquet à des fleurs dut son luxe charmant;
Les fleurs d'un temple agreste embrassaient les colonnes,
Serpentaient en festons, s'enlaçaient en couronnes.
Que dis-je? tout prend part à ce triomphe heureux;
Mars prête aux doux plaisirs ses fifres belliqueux;
Le tambour retentit, les trompettes, moins fières,
Adoucissent le ton des fanfares guerrières:
Ici, la rame en main, de jeunes matelots
Du courant ombragé fendent gaîment les flots;
Là, suspendue en l'air, la beauté se balance;
Là folâtrent les jeux, ailleurs s'ouvre la danse:

La belle Géorgine, à la tête des chœurs[3],
Est la rose liant une chaîne de fleurs;
Tout l'admire : sa mère elle-même s'étonne;
C'est Diane dansant sous les yeux de Latone.
Empressé de la joindre aux nymphes de sa cour,
L'Hymen de loin la suit et la montre à l'Amour.
Mais enfin le soir vient, et sur son char d'ébène
La nuit de ce beau jour ferme à regret la scène;
Et des pas de la danse, et des tons du hautbois,
Déjà les derniers sons vont mourir dans les bois.
Tout part : mais d'un beau lieu, d'un beau jour, du bel âge,
Heureux, vous emportez l'attendrissante image;
Et l'homme, et ses plaisirs, ses fêtes, ses concerts,
De votre cœur ému vont passer dans vos vers.
Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patients ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressants vient occuper la scène?
Ceux qui de Wouvermans exerçaient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animaient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi! venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine, et des monts, et des bois,
S'en vont donner la vie au plus froid paysage :
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil;
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,

S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt, vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie :
Ses pas dans vos accents retentissent encor.
Voulez-vous d'intérêt un plus riche trésor,
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi, dans sa prose divine
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leur corps :
Buffon les peint : chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle :
Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère, et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? déjà l'auguste poésie
Avait donné l'exemple à la philosophie :
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?

Ulysse est de retour ; ô spectacle touchant !
Son chien le reconnaît, et meurt en le léchant.
Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse !
Avec le laboureur je dételle en pleurant
Le taureau qui gémit sur son frère expirant.
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre ;
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux ;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine :
Tous deux, le front baissé, s'entre-choquent ; tous deux,
De leur large fanon battent leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance :
Le vaste Olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglants assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.
Voulez-vous un tableau d'un plus doux caractère,
Regardez la génisse, inconsolable mère :
Hélas ! elle a perdu le fruit de ses amours !
De la noire forêt parcourant les détours,
Ses longs mugissements en vain le redemandent ;
A ses cris, que les monts, que les rochers lui rendent,
Lui seul ne répond point ; l'ombre, les frais ruisseaux,
Roulant sur des cailloux leurs diligentes eaux,
La saussaie encor fraîche et de pluie arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
Rien ne la touche plus : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin seule et désespérée[4] !
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets !
Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets

La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire ?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor : que le jeune bouton
Espère le zéphyr et craigne l'aquilon;
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.
Il est d'autres secrets : quelquefois à nos yeux
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage;
Mais si vous ajoutez : « Là de mon premier âge
Coulèrent les moments; là je sentis s'ouvrir
Mes yeux à la lumière et mon cœur au plaisir » :
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime;
Alors mon cœur revole au moment où moi-même
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour.
O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour [5] !
Hélas ! j'y revolais après vingt ans d'absence :
A peine le Mont-Dor, levant son front immense,

Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien; mon âme impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur :
Je le vis : je sentis une joie inconnue :
J'allais, j'errais; partout où je portais la vue,
En foule s'élevaient des souvenirs charmants :
Voici l'arbre témoin de mes amusements.
C'est ici que Zéphir, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait, et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriais : « Témoins de ma naissance
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »
  Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintre des champs, animez chaque scène;
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé;
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchants,
Et des maux de la ville embellissez les champs.
  Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre
Ses temples, ses palais, ses dômes et son Louvre,
Sur ces grands monuments arrêtant vos regards,
Là règnent, dites-vous, l'opulence et les arts :

Là le ciseau divin, la céleste harmonie,
Les écrits immortels où s'empreint le génie,
Amusent noblement la reine des cités.
Mais bientôt, oubliant ces trompeuses beautés,
Là règnent, direz-vous, l'orgueil et la bassesse,
Les maux de la misère et ceux de la richesse;
Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à la fois tous les vices divers:
Là, sombre, et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes;
Là le noir suicide, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison:
Là règne des Laïs la cohorte effrénée,
Honte du célibat, fléau de l'hyménée;
Là, dans des murs infects, asiles dévorants,
La charité cruelle entasse les mourants;
Là des fripons gagés surveillent leurs complices[6],
Et le repos public est fondé sur des vices;
Là le pâle joueur, dans son antre infernal,
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfants au berceau délaissés par leur mère!
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père!
Que de crimes cachés! que d'obscures douleurs!
Combien coule de sang! combien coulent de pleurs!
La nature en frémit. Mais bientôt vos images
Nous rendent les ruisseaux, les gazons, les ombrages:
Ce contraste puissant les embellit pour nous;
L'ombrage, les ruisseaux, les zéphyrs sont plus doux;
Et le cœur, que flétrit ce séjour d'imposture,
Revient s'épanouir au sein de la nature.
Ainsi lorsque Rousseau, dans ses bosquets chéris,
Du bout de son allée apercevait Paris[7]:
« De vices, de vertus effroyable mélange,
Paris, ville de bruit, de fumée et de fange;

Trop heureux, disait-il, qui peut loin de tes murs
Fuir tes brouillards infects et tes vices impurs ! »
Et soudain, revenant dans ses routes chéries,
Il promenait en paix ses douces rêveries.
Hélas ! pourquoi faut-il que celui dont les chants
Enseignent l'art d'orner et d'habiter les champs
Ne puisse encor jouir des objets qu'il adore?
O champs ! ô mes amis ! quand vous verrai-je encore?
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux[8] ?
Vous, cependant, semez des figures sans nombre;
Mêlez le fort au doux et le riant au sombre :
Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton;
Ainsi que par les mots, exprimez par le son :
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore :
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner,
Le vers tumultueux en roulant doit tonner;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine,
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne;
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair[9].
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.
Mais, malgré ces travaux, trop heureux si toujours
Vous aviez à chanter les beaux lieux, les beaux jours !
Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poétiques :
Un précepte est aride, il le faut embellir;
Ennuyeux, l'égayer; vulgaire, l'ennoblir.

Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course, et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image;
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labeur champêtre :
Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons;
Puis suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.
Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement?
Ah! pour toute leçon j'aurais dû seulement
Dire : « Lisez Virgile. » Avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais! Le limpide ruisseau,
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage;
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.
Lisez Virgile : heureux qui sait goûter ses charmes!
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes!
Lorsque sa voix si douce, en des sons si touchants,
S'écrie : « Heureux vieillard, tu conserves tes champs! »
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre!
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau;
Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,

Ces bois, ces frais ruisseaux! Ah ! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais?
Mais qu'entends-je? quels sons! ah! c'est Gallus qui chante;
Il chante Lycoris, sa Lycoris absente :
Sa voix pour Lycoris conjure les frimas
D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral, ô Virgile ! ô mon maître!
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai; j'errais avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés : je te lus, et je vis
Que la nature et toi n'étaient qu'un. Ah! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissants!
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.
  Mais, hélas! que nos temps, nos destins sont divers!
Sur l'autel de Cérès quand tu portas tes vers,
La douce agriculture avait repris ses charmes,
Les beaux-arts renaissaient, Mars déposait ses armes;
Thémis rétablissait ses autels renversés,
Le pouvoir rassemblait ses faisceaux dispersés;
Et, réparant ses maux dans une paix profonde,
Rome enfin respirait sur le trône du monde :
Et nous, infortunés que proscrivent les dieux [10],
L'orageux avenir se noircit à nos yeux :
La France, malheureuse au milieu de sa gloire,
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim,
Et quand le monde entier est ébranlé par elle,
Elle-même en ressent la secousse cruelle :
Auprès de son trophée on creuse son cercueil;
Ses succès sont un piége et ses fêtes un deuil;

Et la guerre étrangère et la guerre intestine
De ma triste patrie achèvent la ruine.
Tel s'abîme un vaisseau battu des flots grondants;
Le vent siffle au dehors, le feu court au dedans......
Où sont ses arts, ses ports, et ses îles fécondes?
Son sang a des deux mers décoloré les ondes;
Deux mondes à l'envi s'enivrent de fureurs.
Levant trop tard au ciel ses yeux mouillés de pleurs,
L'humanité tremblante à ses malheurs succombe;
L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe;
Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié,
Hélas! l'excès des maux a détruit la pitié!
Quel amas de complots, de vengeances, de crimes!
Que d'illustres proscrits! quelles grandes victimes!
Tu meurs, ô Lamoignon! toi dont l'austère voix
Plaida cent fois la cause et du peuple et des lois!
Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle;
Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle :
Trois générations en un jour ont péri.
Et toi que j'aimais tant, toi dont je fus chéri,
Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,
Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,
O Thiars[11]! tu n'es plus! Mais du moins avant toi
Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi[12];
D'incroyables douleurs terminèrent sa vie;
Par la main des bourreaux la tienne fut ravie :
Mais l'amitié vous pleure, et doute de vous deux
Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.
  Vous qui leur survivez, déplorables familles,
Partez, n'attendez pas que vos fils, que vos filles,
Traînés sur l'échafaud, ou frappés dans vos bras,
De leur père, en mourant, avancent le trépas.
Attendez que le ciel ait apaisé l'orage;
Alors, rentrés au port et rendus au rivage,

Tranquilles, vous vivrez où vivaient vos aïeux.
Mais, dieux ! quel triste aspect s'en va frapper vos yeux !
Vos bois livrés au fer, vos fermes embrasées,
Sous leurs combles brûlants vos maisons écrasées !
Vos regards affligés redemandent en vain
Le verger, le bosquet que planta votre main ;
Tout est détruit. Ainsi lorsque des mains barbares
De l'hirondelle absente ont ravagé les lares,
Malheureuse, elle pleure, et, poussant de longs cris,
Vient et revient sans cesse à ces tristes débris.
Consolez-vous pourtant, et calmez vos alarmes :
Un jour ces souvenirs auront pour vous des charmes
Un jour à vos enfants, dans des moments plus doux,
Vous conterez vos maux : « Ici, leur direz-vous,
Des deux monstres d'Arras les barbares cohortes
De ces murs investis enfoncèrent les portes,
Et la horde nocturne, assiégeant mon sommeil,
Des torches de la mort éclaira mon réveil :
Là je luttai longtemps, et ma main paternelle
Arracha votre sœur à leur main criminelle :
Là, les cheveux épars, errant sous ces lambris,
Votre mère enlevait quelques tristes débris :
Par cette brèche heureuse on sauva mon vieux père,
Du haut de ce balcon votre malheureux frère
Vint tomber tout sanglant à mes yeux pleins d'effroi,
Et son sang, justes dieux ! rejaillit jusqu'à moi :
Là-bas, dans ce vallon, et sous ce chêne sombre,
Nos parents, nos amis s'assemblèrent dans l'ombre :
Là, tremblante et craignant le retour du soleil,
Au milieu de la nuit la frayeur tint conseil,
Et n'eut, prête à chercher les terres étrangères,
Que le choix de l'exil et celui des misères :
Là, pressés l'un par l'autre, et les larmes aux yeux,
Un long embrassement attendrit nos adieux.

Que de fois en marchant mes douleurs m'arrêtèrent !
Que de fois vers ces murs mes yeux se détournèrent,
Et sur ces toits chéris, objets de mes regrets,
De la flamme en pleurant suivirent les progrès ! »
Et quand vous conterez votre longue infortune,
Les tourments de l'espoir et l'attente importune,
Votre vie inquiète et vos destins errants,
Et dans un seul exil tant d'exils différents ;
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,
Sans cesse se montrant et vous fuyant sans cesse ;
Ces lambeaux, ce pain noir, et ces tristes secours
Qui prolongeaient vos maux en prolongeant vos jours ;
Quand vous peindrez la faim, dans ses accès funestes.
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes ;
La beauté délicate aux plus rudes métiers
Dévouant sa faiblesse ; ailleurs de vieux guerriers
Échangeant pour du pain, en les baignant de larmes,
Ces croix, prix de leur sang et l'honneur de leurs armes :
Vous-même d'un peu d'or, cher et dernier débris,
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils ;
Hélas ! et pour nourrir leur mère infortunée,
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée :
Vous verrez vos enfants, ressentant vos douleurs,
Se jeter dans vos bras, pour y cacher leurs pleurs ;
Mais bientôt vous rirez de leurs tendres alarmes,
Et par un doux baiser effacerez leurs larmes.
Cependant revenus d'un exil rigoureux ;
Oubliez, il est temps, ces tableaux douloureux ;
De vos champs, de vos bois, réparez les ravages.
Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,
Muse, viens effacer ces vestiges de deuil :
Que des touffes de rose embrassent ce cercueil.
Le long de ces remparts, autour de ces murailles,
Qu'a noircis de ses feux le démon des batailles,

Courez, tendres lilas, courez, jasmins fleuris;
De vos jeunes rameaux égayez ces débris;
Que la vigne en rampant gagne ces colonnades,
Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades,
Et qu'un voile de fruits, de verdure, et de fleurs,
Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.
Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire [13]!
Et vous, peuple des champs, vous de qui tant de fois
Nous portâmes la plainte aux oreilles des rois;
Parlez : qu'avez-vous fait de vos vertus antiques?
D'où vient que j'aperçois sous vos chaumes rustiques
Ce faste, ces débris de châteaux dépouillés?
Pourquoi ces ornements dont vos murs sont souillés?
Quel fruit vous revient-il de ces pompes cruelles?
Ah! les remords chez vous sont entrés avec elles!
Et ce lit fastueux, dépouille des palais,
Ne vaut pas l'humble couche où vous dormiez en paix.
Ainsi je célébrais d'une voix libre et pure
L'innocence, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes agrestes sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs que j'aime
Vivre pour mes amis, mes livres et moi-même!

NOTES.

CHANT PREMIER.

[1] ... . Il part, vole, arrive; l'ennui
Le reçoit à la grille, et se traîne avec lui.

Nous citons ici les vers d'Horace, dont ceux-ci sont l'imitation :

Iidem eadem possunt horam durare probantes?
Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives, lacus et mare sentit amorem
Festinantis heri, cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis, fabri. Lectus genialis in aula est?
Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita :
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
HORAT. *Epist.*, l. 1, ep. 1, v. 82.

[2] Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre?

Allusion aux sept cents *rois* de la Convention.

[3] Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux?

Quelques-uns de ces vers sont imités de *la Forêt de Windsor,* par Pope, ainsi que quelques autres vers de la description de la chasse le sont du poëte Denham.

[4] Amusent leur exil, et chantent leur retour.

Ces vers furent récités à l'Académie le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistait à cette réception, paraissaient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissements.

[5] Son meuble accoutumé, ses livres favoris.

On sait avec quelle grâce et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowsky, reçut la célèbre madame Geoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui était destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres qu'elle avait laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avait présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage.

[6] L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose.

Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse; et quoiqu'elle ait été déjà employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucement mélanco-

lique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'église (dit M. Robert, *Voyage dans les treize cantons suisses*, tome II, page 231), des tombes couvertes d'œillets cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me peignaient d'une manière attendrissante la sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des jouissances factices, ni dégradés par de mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il passé, on y substitue d'autres fleurs, suivant la saison, et tous les villages du canton montrent le même attachement pour leurs proches. »

9 Des enfants du hameau tel est le grave maître.

Quelques vers du portrait du pasteur et de celui du maître d'école sont imités du charmant poëme de Goldsmith, *The deserted Village*.

CHANT II.

1 Les prés, alors si beaux, de sa chère Mantoue.

Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos, etc.

... Dans ces prés ravis à ma chère Mantoue,
Où le cygne argenté sur les ondes se joue, etc.
VIRG., *Géorg.*, I. II.

2 Rival de Duhamel, surprenez ces secrets.

Duhamel-Dumonceau est principalement connu par ses *Éléments d'Agriculture* et son *Traité des arbustes qui se cultivent en France*.

3 Comme d'un sol ingrat triompha de l'envie.

Voyez cette anecdote dans Pline, *Hist. Nat.*, XVIII, 8.

4 Laissez là ces projets recueillis par Rozier.

L'abbé Rozier, célèbre par ses connaissances en agriculture, ne prétendait pas répondre de tous les mémoires qu'il insérait dans son estimable recueil : plusieurs renfermaient des vues utiles, d'autres proposaient des procédés inexécutables, et plus séduisants dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devait faire connaître les inventions bonnes ou mauvaises.

5 Tel des Alpes nous vint le cytise riant.

Cet arbre, de moyenne grandeur, y croît naturellement : son bois est dur et d'une couleur d'ébène, verte et jaunâtre, avec des veines brunes ; ce qui le fait ressembler au bois des îles : il est précieux pour les tabletiers et les tourneurs. On ne connaît pas au juste le cytise des anciens.

6 Et sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Ce n'est pas faute de lait ; mais sous la zone torride l'influence de la cha-

leur le rend si amer que son nourrisson le refuse. Ce fait, consigné dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences de Paris*, en 1707, a été adopté par Haller dans sa *Physiologie*.

[7] De leur course rivale entrelacent les jeux.

On a essayé de rendre le *texuntque fugas* de Virgile, *Æneid.* lib. V.

[8] O riant Gemenos! ô vallon fortuné!

Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus riants de la Provence : il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnait aux villages voisins dans les premières années de la révolution, avait créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglais qui existent; une vieille église de templiers y présente une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnaissance.

[9] Vous paye en peu de temps les frais de la victoire.

M. de Paynes, procureur général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12,000 livres, par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers.

CHANT III.

[1] L'observateur le suit d'un regard curieux.

Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet.

[2] Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.

Ces monstrueuses baleines, ces cachalots, qui abondent non-seulement dans les mers du Nord, où l'on va à leur pêche, mais encore dans d'autres mers, et dont la majeure partie est encore si peu connue.

[3] O France, ô ma patrie! ô séjour de douleurs!

Ce morceau a été composé en 1793.

[4] Et rend à chaque plant son débris emprunté.

Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchaient en vain à tromper, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes les différentes parties dont il était composé.

[5] Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise.

On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium.*

[6] Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.

On connaissait à Paris lorsque ce poëme fut publié le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien :

Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épîtres de Boileau.

CHANT IV.

[1] Oui les riches aspects et des champs et de l'onde.

M. de La Harpe, longtemps après que ce morceau eut été lu à l'Académie, a fait imprimer un poëme plein d'intérêt sur un sujet à peu près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de La Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poëmes.

[2] La corvée! A ce nom les cabanes gémissent.
....
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.

Ces vers ont été faits avant la révolution.

[3] La belle Géorgine, à la tête des chœurs.

Madame la duchesse Géorgine de Devonshire parut devant la cour, pour la première fois, dans une fête magnifique, telle que la représente le poëte. Elle a composé sur son passage du Saint-Gothard un poëme que Delille a traduit. (*Voyez les Traductions.*)

[4] Et s'en retourne enfin seule et désespérée!

Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressants, de leur prêter nos penchants et nos passions. Tout le monde sait que ce vers

Je m'en retournerai seule et désespérée!
Iphigénie, act. IV, sc. IV.

a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre disputant sa fille à l'ambition de son époux.

[5] O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour !

La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, l'Hôpital, de Marmontel, Thomas, etc.

[6] Là des fripons gagés surveillent leurs complices.

On sait que dans toutes les grandes villes la police emploie des fripons pour découvrir des friponneries.

[7] Du bout de son allée apercevait Paris.

« Adieu donc, Paris ! ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu ! Adieu, Paris ! nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi. » (*Émile*, liv. IV.)

[8] Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux.

Ces vers sont imités d'Horace, et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux.

O rus ! quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis !

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poëtes : elle est d'autant plus sensible, qu'elle se montre dans l'expression très-différente de la même idée et du même sentiment. Boileau en traduisant Horace est encore Boileau. Ce poëte, si supérieur à son modèle dans la satire, n'a jamais eu dans la poésie philosophique ni sa douceur, ni sa grâce, ni son aimable abandon.

O fortuné séjour ! ô chants aimés des cieux !

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots, *O champs ! quand pourrai-je vous voir ?* Horace ne demande pas de fortuné séjour, des champs aimés des cieux, il *demande la campagne ;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses désirs : « *O rus ! quando ego te aspiciam ?* » On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à la fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses ! Combien on doit regretter aussi ce vers charmant :

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !

Boire l'heureux oubli d'une vie inquiete.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grâce et l'expression de l'amour de la solitude, entre

Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis,

et ce vers,

Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son âme; et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poëte et l'imitateur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisants et si vrais :

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère;
Pour moi c'est ainsi que j'en fais :
Je les ferais bien plus mauvais
Si je tâchais de les mieux faire.
Quant à monsieur Despréaux,
Il en compose de fort beaux.

La Fontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité et de cet abandon plein de grâce que j'admirais dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour il s'écrie :

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
Ah! si mon cœur encore osait se renflammer!
Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même.

[9] Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair.

Dans une société où se trouvait M. le chevalier de Boufflers, on avait parlé d'harmonie imitative dans les vers, des personnes de beaucoup d'esprit niaient l'existence de cette harmonie. L'auteur de ce poëme, invité à lire quelques vers, choisit le morceau qui avait pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de Boufflers dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers : « Il a fait comme le philosophe à qui l'on niait le mouvement; il a marché. »

[10] Et nous, infortunés que proscrivent les dieux.

Ce morceau a été composé pendant l'émigration de l'auteur.

[11] O Thiars! tu n'es plus!

M. de Thiars, lieutenant général des armées du roi, commandant en Provence, puis en Bretagne, arraché des bras de son digne ami M. de Clermont-Gallerande, pour aller à l'échafaud. Un de ses amis les plus

estimés conserve de lui une lettre écrite au moment où il marchait à la mort, pleine de la fermeté la plus héroïque et de l'amitié la plus tendre pour l'amie dont j'ai fait mention dans ces vers, et dont il ignorait la mort.

[12] Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi.

Madame de Serrant.

[13] Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire!

J'ai déjà remarqué, dans le discours préliminaire, que le poëme de Virgile, publié dans un temps de calme et de bonheur, fut composé dans des circonstances trop malheureusement semblables à celles où ce morceau des *Géorgiques françaises* fut écrit. On en sera convaincu par la lecture de ces vers, qui terminent le premier livre des *Géorgiques latines :*

Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies! non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Traduction par Delille.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture,
En des champs de carnage on change les guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès!
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

J'ai à me reprocher, dans cette traduction, d'avoir infidèlement rendu ces mots, *fas versum atque nefas :* ils rendent avec une précision et une énergie extrême le plus grand malheur des grandes crises des empires: c'est la confusion des idées morales et politiques, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Les bornes une fois arrachées, on ne sait plus où les replacer. De cette incertitude naît le combat des opinions, qui l'augmente encore. Si l'incertitude est un grand tourment pour les particuliers, elle est un plus grand tourment pour les empires : de là résulte pour les âmes communes une attente inquiète, pour les âmes pusillanimes le découragement, pour les âmes ambitieuses l'audace des entreprises téméraires et

désorganisatrices. Et comment jouir de quelque bonheur dans un état de choses où la constitution, la religion, l'éducation, les institutions civiles et militaires marchent, ou plutôt se traînent, au milieu de craintes et de projets, de contradictions et de réclamations sans nombre, qui résultent nécessairement des souvenirs du passé, du sentiment douloureux du présent, et de la perspective incertaine de l'avenir? Les nouveaux riches ne jouissent qu'en tremblant du fruit de leurs rapines; les hommes dépouillés, du fond de leur misère, voient avec indignation l'apparition scandaleuse des fortunes nouvelles élevées sur leurs débris : tout est inquiétude, inimitié, fureur; tous attendent, souffrent ou conspirent : *quippe ubi fas versum atque nefas.*

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'auteur de ce poëme ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares. Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume ; il ne s'est jamais permis aucune satire, il n'a répondu à aucune ; et quand il a réfuté quelques critiques de ses ouvrages, c'était moins pour les justifier que pour dissiper quelques préjugés littéraires, ou pour répandre quelques principes de goût trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace : de pareilles attaques ne peuvent effrayer celui qui sous les couteaux de Robespierre lui refusa un hymne pour l'Être suprême, qu'outrageaient ses hommages, que calomniait son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si l'on avait réuni les voix de ceux dont il défend la cause, peut-être cet ouvrage n'aurait point vu le jour ; mais un homme profondément indigné de l'injustice ne consulte ni les oppresseurs ni les opprimés ; il écoute l'humanité et la justice. A ces motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs : il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune : rien ne meurt pour les cœurs reconnaissants.

Ce poëme n'est pas, comme on pourrait le croire, un ouvrage purement de circonstance. L'auteur, dans le PREMIER CHANT, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis ; et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des âmes sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère diffé-

rents : dans l'un l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandait un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale*, auquel toute l'Angleterre a couru. Le second épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressants et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps français de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment de trêve; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits; chacun reconnaissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et, au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universels, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance; mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales; il a cherché les sources de la pitié : il les a trouvées dans la grandeur déchue, dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute; dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus infortunée des races royales est naturellement amenée par l'expression des différents genres de pitié qu'inspirent les différents malheurs; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale, après huit cents ans de gloire et de prospérité. Il y avait dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété

à ces terribles peintures, l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois, sans disparate, des images douces et même riantes. Ainsi, dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ces vers :

Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

l'auteur ajoute :

Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
Avec moins de transport des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur il a interrompu un instant cette longue suite de meurtres abominables, par ces vers d'un ton plus doux et d'une couleur moins lugubre :

Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
Eh! qu'importe au pouvoir qu'auprès de ses troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

C'est dans la même intention que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes, qui presque toutes sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour varier encore cet épouvantable tableau de la plus effroyable époque du genre humain, il a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté; toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *L'année a perdu son printemps*. Par cette description, naturellement amenée, le lecteur, consolé, passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête, de la terreur des échafauds aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT, enfin, il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On

lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie; y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode, imaginé par lui pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement que ce récit n'était point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée : seulement le lieu de la scène est différent, et le poëte se trouve avoir placé dans l'Amérique méridionale un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que cette espèce de divination.

Il se hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités accusent d'avance cet ouvrage, destiné à en perpétuer le souvenir, en traduisant, dans leur véritable sens, les déclamations de ces hommes modérés, et en donnant à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une révolution qui devait enrichir les brigands, comme les débris d'un naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies. Dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles. N'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins; et ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider : gardez-vous de troubler leur jouissance; que tant de sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore; il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisants de tout ce qui a fait nos malheurs, et leurs déclamations ressemblent au bruit des tambours et des cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchaient d'arriver aux oreilles des mères les cris des enfants égorgés ou précipités dans les flammes. Eh quoi! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur? Espérez-vous étouffer par vos

conseils pacifiques les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle? Sans doute la haine doit se taire, mais la vérité doit parler : elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir, c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous enlever jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs? Vous avez vaincu : régnez par la force, mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas, ne commandez pas le silence à la douleur et la résignation au désespoir.

On n'ajoutera plus qu'un mot. Des malheurs inévitables qu'entraînent les grands bouleversements dans les vieux empires, un des plus funestes, des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, l'auteur s'est toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots, dont le sens profond n'est pas assez senti :

...... Ubi fas versum atque nefas,

dit Virgile, *le bien et le mal sont confondus*. Telle est la suite inévitable des révolutions. Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvait distinguer le juste de l'injuste : cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les uns voulaient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature. Les limites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer : les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines; les vaincus abhorrent les vainqueurs : ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent sous leurs débris et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages : tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé, qui avait oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance; jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement aux pieds du

vainqueur, qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme contre un peuple avili, et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

.. ... Quippe ubi fas versum atque nefas.

MALHEUR ET PITIÉ.

CHANT PREMIER.

Trop longtemps ont grondé les foudres de la guerre ;
Trop longtemps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La mollesse écouta les sons voluptueux :
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire ;
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre ;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchants :
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits !
Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde.
La force n'en fit point le roi des animaux ;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre, courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile ;
Conduits par le besoin et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilège ;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protege.
Nous pleurons quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;
Nous pleurons lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide ;

Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre âme embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure.
Nous pleurons quand Poussin, de son adroit pinceau
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;
Nous pleurons quand Danloux, dans la fosse fatale,
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale [1] :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes [2].
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs armes,
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.

Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté ;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent[3] ;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent,
Des cœurs compatissants la tristesse eut des charmes,
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes ;
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes ;
Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux !
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs !
Vous êtes nos sujets : le dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure ;
Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel :
Mais au même séjour nous habitons ensemble ;
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.
Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos[4],
Répéter aux humains sa plainte attendrissante ;
Je ne m'écrierai point, d'une voix gémissante :
« Cruels ! que vous ont fait l'innocente brebis[5],
Dont la molle toison a tissu vos habits ;
La chèvre, qui, pendue aux roches buissonneuses,
Compose son festin de ronces épineuses ?

Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
Est l'honneur du printemps et le charme des bois?
Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines?
Barbares! pouvez-vous, au sortir du sillon,
Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage,
Son front tout dépouillé par le joug qui l'outrage!
Quoi! les mets manquent-ils à votre avide faim?
Voyez ces fruits pendants inviter votre main.
Pour vous mûrit le blé, pour vous la séve errante
Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé?
Du lait, qui rafraîchit votre sang enflammé
La vache nourricière est-elle donc avare?
Ah, cruels! rejetez un aliment barbare,
Digne festin des loups, des tigres et des ours!
La nature en frémit. » Inutiles discours :
Dès longtemps l'habitude a vaincu la nature;
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas;
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas :
L'Éternel le défend; la Pitié protectrice
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.
Cependant je l'ai vu; j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux;
L'homme s'armer contre eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitements châtier leur faiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes
De leurs esprits mourants solliciter les restes;
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourments ranimer leur vigueur.

Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,
O vous! que le hasard amène dans ce lieu :
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu;
Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière;
Et, contraint de voler, plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir :
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène!
Eh! qui peut sans rougir de l'injustice humaine
Voir ces coursiers rivaux, ces violents efforts,
De la vie à la fois usant tous les ressorts;
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse,
Ces longs élancements, cette immense vitesse
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés;
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés?
Et pourquoi? Pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leur corps palpitant, crie : A moi la victoire!
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infâme honneur tire un infâme gain.
Eh! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie :
C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.
Avec moins de plaisir ces hordes inconstantes
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins [6] :
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente;

Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant;
Touche le but, revient, et fier, levant la tête,
Semble d'un pied superbe applaudir sa conquête.
Sachez donc dispenser les soins, le châtiment :
Du bien comme du mal le vif ressentiment
Est leur premier instinct; et, grâce à la nature,
Ainsi que le bienfait ils ressentent l'injure.
Ah! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié!
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié?
Tel ne fut point Hogarth; sa main compatissante
Traça des animaux l'histoire attendrissante :
De là ce noble élan, ces admirables mots
D'une âme généreuse et sensible à leurs maux,
Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître,
S'écrie : « O cœur barbare! homme dur, qui peut-être
Au sein de ton ami plongerais le poignard,
Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth [7] ? »
Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes :
Qu'ils soient vos serviteurs et non pas vos victimes.
Mais c'est à toi surtout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants.
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi! qui, consolant ta royale maîtresse [8],
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison;
O des adieux d'un frère unique et triste don!
Hélas! lorsque le sort, qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.

Que dis-je ? Des tyrans incroyable caprice !
Celui qui fit traîner ses parents au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal compagnon de ses fers.
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires [9],
J'implore un monument pour des cendres si chères,
Pour toi qui presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas :
Va donc dans l'Élysée, où ton ombre repose,
Jouir des doux honneurs de ton apothéose !
Je ne te mettrai point près du chien de Procris ;
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris :
De Poniatowsky, de sa sœur vertueuse,
Les jardins recevront ton ombre généreuse.
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille ; et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes [10] !
Il est pour la pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets :
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société :
Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel ;
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses moments.
Ah ! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume ;

Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave *, autrefois, fit trembler les Romains,
Et, de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie et balança Pompée,
Jugez combien le ciel jusques au fond du cœur
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas : payez ces sacrifices;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices;
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle,
Fassent commerce entre eux de bienfaits et de zèle :
Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas,
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne;
Grâce à ce doux attrait où l'âme s'abandonne,
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté
Donne à l'obéissance un air de volonté :
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
  Mais ce que la pitié surtout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits :
Du service et des ans allégez-lui le poids.
Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévouement la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas :
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande;
Et quand son zèle, enfin, deviendrait impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste?

* *Spartacus.*

La pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs; que dans ce doux asile
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tels que ces monuments des annales antiques,
Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire
Où vous fûtes blessé, votre hymen, vos amours;
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.
Tairai-je ces enfants de la rive africaine
Qui cultivent pour nous la terre américaine?
Différents de couleur, ils ont les mêmes droits;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout à coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux!
O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables!
Les tigres sont lancés; du soleil africain
Tous les feux à la fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances,
Robespierre lui-même envierait leurs vengeances.
Là des enfants portés sur la pointe des dards
De leurs noirs bataillons forment les étendards;
Ici tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère.
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;
Partout la mort moissonne; et le démon du mal,

Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.
Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la pitié;
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace ou n'arme la vengeance;
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.
D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours
Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes,
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs et troublent vos festins.
En vain la loi se tait quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige:
L'un regorge de séve, et cet autre affamé
Languit privé d'un suc vainement réclamé.
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la séve vagabonde;
Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.
Dans votre luxe, ingrats! trompant la Providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance;
Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.
Eh! qui ne connaît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature;

Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom *.
La mort à son enfance avait ravi sa mère ;
Mais ses traits enchanteurs en offraient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait ;
De ce père chéri le cœur l'idolâtrait.
Une épouse des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse ;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adorait, tel que le dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admirait sa grâce enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffait sa tendresse ;
Et d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupaient tous ses soins.
Son âme, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique enviait ses services ;
Les plus humbles emplois flattaient son tendre orgueil :
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,
Sur un triple coussin reposait sa vieillesse ;
Elle-même à son père offrait ses vêtements,
Lui préparait ses bains, soignait ses aliments ;
Elle-même, à genoux, ajustait sa chaussure ;
Elle-même peignait sa blanche chevelure,
Près de lui rassemblait ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance et ses livres chéris.
Souvent quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se parait pour le bal, les festins ou les fêtes,

* *Spectateur*, nº 449

Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutait le récit de ses exploits guerriers ;
Dansait, pinçait son luth ; tantôt, avec adresse,
Lui chantait les vieux airs qui charmaient sa jeunesse;
Le soir le conduisait au lieu de son sommeil,
Veillait à son chevet, épiait son réveil,
Dressait pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versait de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disaient quelquefois :
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
Et, même avant l'hymen connaissant le veuvage,
En ces pieux ennuis couler votre jeune âge ?
Hâtez-vous de saisir ces rapides instants :
Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole :
De ces tristes devoirs qu'un époux vous console ! »
« Ah! ma mère n'est plus, disait-elle, et sa mort
D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse ;
Je jouis quand je vois, au sortir du sommeil,
D'un rayon de gaîté briller son doux réveil;
Je jouis quand le soir, prolongeant ma lecture,
J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure ;
Je jouis quand le jour, appuyé sur mon bras,
Mes secours attentifs aident ses faibles pas.
Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée
Par deux objets chéris se verrait partagée :
L'amour lui volerait une part de mes soins;
Je l'aimerais autant, je le soignerais moins.
Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »
Tel était son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchants !

Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,
Art charmant! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.
  Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami! ce mot seul dit tout à la tendresse :
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis :
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,
O toi! l'inspiratrice et l'objet de mes chants [11],
Qui joins à mes accords des accords si touchants!
Hélas! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Était perdu pour moi; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton qui ne sait la tendresse [12]?
Je n'eus ni ses talents ni sa lâche faiblesse :
Admirable poëte, et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien [13].
Mais, comme ce grand homme, au sein de sa famille,
En toi, dans mon exil, je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille, et remplacent mes yeux.
Déjà de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissants
D'un père vertueux soulagent les vieux ans?
Ah! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,

Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes;
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance :
Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres :
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas : toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Étaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur;
Seul, et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux;
Épiez les moments et les hasards heureux.
De la douce pitié la consolante gloire,
Ainsi que le génie, ainsi que la victoire,
A ses instants choisis, envoyés par le ciel;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel [14]
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout à coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main?
Il fuit : suivez ses pas; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable!
Des enfants demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés!

Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.
Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.
Autour d'eux, des murs nus; hier, un encan funeste,
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Partout le dénûment, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette et se refuse un aliment coupable,
Que leurs avides mains se disputent entre eux;
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à la fois exprime
Et l'excès de ses maux et l'horreur de son crime :
« O vous! qui violez l'asile du malheur,
Étranger, venez-vous épier ma douleur?
Eh bien! venez, voyez ces enfants, cette mère :
Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père!
Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
J'étais infortuné, mais non pas criminel.
Allez, révélez tout! je bénis mon supplice :
Vos lois me feront grâce en me faisant justice.
Que sais-je? une autre fois mon funeste destin
Peut-être d'un brigand ferait un assassin.
Allez, délivrez-moi du jour et de moi-même! »
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.
Vous, heureux d'adoucir l'injustice des dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime :

« Qui prévient les besoins prévient donc les forfaits ! »
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Herschell un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur :
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant :
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité les désordres des villes;
Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau comme de la cité.
Partout la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnais plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres;
Gros-Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres;
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur;
Et déjà, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux :
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt du travail l'appareil nécessaire,
Aux mains de l'industrie écarte la misère;
Tantôt qu'un luxe heureux des heureux qu'il a faits
Sous un faste apparent déguise les bienfaits;

Tantôt de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
C'est peu : les ouragans , et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux :
Alors , ah ! c'est alors que le besoin réclame
La pitié que le ciel imprima dans notre âme,
Cette pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce au malheureux, plus douce au bienfaiteur !
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.
Du bonheur, des vertus son chaume était le temple :
L'aurore, tous les jours, le voyait le premier
Quitter pour ses travaux son rustique foyer ;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparait du sarment la flamme petillante ;
Ses enfants l'attendaient, et briguaient sur le seuil
Et son premier souris et son premier coup d'œil.
Leurs cœurs étaient heureux, quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avait perdu le prix de sa culture,
La flamme avait détruit la semence future ;
Et leurs cœurs , aux regrets mêlant le désespoir,
N'osaient se souvenir et tremblaient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles
Qui paissaient dans leurs champs, ou les rendaient fertiles,
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés ,
Ensemble avaient péri, par leur chute écrasés.
Ils pleuraient, quand, l'honneur et l'amour du village,
Le sensible Dormond dans ce triste ravage ,
Source pour lui de joie ainsi que de douleurs ,
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.
Tandis que sous ses toits leur misère est soignée,
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée

Il prépare en secret, par un art tout nouveau,
Un plaisir pour son cœur, pour ses yeux un tableau.
Un constructeur arrive, et soudain, ô merveille!
Une maison s'élève, à leur maison pareille.
Ses murs, vieillis par l'art, offrent même coup d'œil;
Semblable en est l'entrée, et semblable est le seuil.
C'est leur même buffet, c'est leur modeste table:
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable;
Et jusque dans leur cour un nombre égal d'oiseaux
Est perché sur les toits ou nage dans les eaux.
Seulement leur vieux coq, qu'avaient sauvé ses ailes,
Ne reconnaissait plus ses amantes nouvelles.
Le jour arrive enfin; le couple infortuné
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné:
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarent.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Des Troyens, autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmait encor les yeux;
Et du Xanthe sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnaissaient l'image:
Tel le couple admirait son chaume accoutumé,
Et son armoire antique, et son âtre enfumé;
Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Leurs humbles murs aussi renaissaient de leur cendre.
De ses hochets perdus, son unique trésor,
Seul, leur plus jeune enfant se désolait encor;
On apaise ses cris. Cependant la chaumière
A repris du travail l'activité première;
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux;
J'entends tourner la roue et rouler les fuseaux.
Là l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade
Aimait à diriger sa douce promenade;
Là de ses soins touchants il recevait le prix:
Sur leur bouche, à sa vue, errait un doux souris;

Et l'accent du bonheur, de la reconnaissance,
Ainsi que leur hommage, était sa récompense.
Tant, de l'instant propice ardente à se saisir,
La bonté sait changer un désastre en plaisir !

CHANT II.

Maintenant, ô Pitié ! redouble de courage !
D'un sort plus rigoureux je vais peindre l'image.
Au sein de ses amis, auprès de ses parents,
Les plaisirs sont plus doux, et les malheurs moins grands :
Quelle douleur résiste aux soins d'une famille,
Aux souris d'une épouse, aux larmes d'une fille ?
Je chante l'homme en proie à des maux plus cruels,
Qui, loin de ses amis et des toits paternels,
Perdant de ses foyers la douceur domestique,
Attend ou la justice ou la pitié publique.
Viens donc, ô ma déesse ! entrons dans ce séjour
Où l'homme, dans les fers, languit privé du jour.
Hélas ! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vertes campagnes,
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs;
Lorsque, donnant à tous le signal des plaisirs,
L'airain retentissant et l'aiguille muette,
Du temps qui la conduit vagabonde interprète,
Marquant au laboureur la fin de ses travaux,
Aux mineurs harassés une trêve à leurs maux,
Appellent chaque soir la jeunesse folâtre
Aux délices du bal, aux pompes du théâtre,
Ou, d'un moment plus cher annonçant le retour,
De l'heure fortunée avertissent l'amour,
Le temps par la douleur lui mesure les heures.
Réduit pour seul plaisir, dans ces noires demeures,

A lire quelques mots où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui,
Il est seul : dans un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève et le jour recommence;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseaux, de gazon:
Cette voûte est son ciel, ces murs son horizon.
Son regard, élevé vers le flambeau céleste,
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste;
Rien n'égaye à ses yeux sa morne obscurité;
Ou si, par des barreaux avares de clarté,
Un faible jour se glisse en ces antres funèbres,
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres;
Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir [1].
Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène
Les malheureux captifs gémissant dans leur chaîne.
D'un créancier cruel jouet infortuné,
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné.
Ah ! rendez-le à son fils, à sa femme chérie !
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie :
Dieu vous voit; le malheur vous bénit; et ses vœux
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.
Non loin est un mortel que la mélancolie,
Ou l'affreux désespoir, a frappé de folie.
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,
Comme un vil criminel traiter un malheureux ?
S'il est infortuné, faut-il être barbares ?
Il est, qui le croirait? de ces parents avares
Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,
Achèvent d'étouffer un reste de raison,
Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,
D'un parent relégué s'assure la dépouille;
Et de leur sang qui crie étouffant la douleur,
Calcule la misère et jouit du malheur.

Ah ! si le ciel a mis la pitié dans votre âme
Pour ces infortunés ma muse la réclame.
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société ;
De ces mânes, exclus des scènes de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie;
Par de durs traitements ne l'effarouchons pas ;
Que des objets riants se montrent sur leurs pas ;
Entourons-les de fleurs ; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines ;
Et dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Élysée, et non pas les enfers.
Le crime même enfin a des droits sur notre âme ;
Souvent, pour expier un attentat infâme,
Des pensers généreux le funeste abandon,
Pour remonter vers eux, n'attend que le pardon ;
Et le vice, épuré par un remords sublime,
A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.
Relevez, s'il se peut, son courage abattu :
Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.
Eh ! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion [2],
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont vomis, et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
Là l'indulgente loi de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux,
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toutes parts les marais desséchés ;
Les déserts embellis et les bois défrichés.
Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile ;

Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux.
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah ! préparez son cœur : sur cette tête impie
Que la grâce divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son âme, en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déjà la victime ;
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime :
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas stérilement cruel,
Dans le fatal séjour où la loi les exile,
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile,
Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité
Joindre la solitude à la captivité.
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah ! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs !
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
Ton âme le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons.
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlants, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Partout où l'on connaît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?

Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verrous, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié,
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monuments;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts;
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers;
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins, surpris, demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux :
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnais au monde :
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.
  Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements;
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants;
Là d'impures vapeurs la vie environnée
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide,
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux;
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève;
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,
Dans ces asiles saints bénir la charité!

Mais quel génie affreux de la France s'empare ?
De la destruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivants, les mourants et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste ermitage,
Tout subit sa fureur. Vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux !
Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacrait la richesse ou rachetait le crime.
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats [4]
Apaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas ;
Qui, pour le malheur seul connaissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immolaient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs,
Le pauvre des bienfaits voit la source tarie,
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré ?
Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France !
Là le malheur encor bénit la Providence
Là nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros :
Là près d'un dieu sévère éclate un dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice :
A la voix de Carron le luxe s'attendrit [5],
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence ;
Et parmi les bannis ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.
Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices !

Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrants les demeures obscures;
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main dont l'Amour eût fait choix
Pour tresser sa couronne ou remplir son carquois.
La Foi, l'Humanité sont partout sur vos traces;
Et le lit de douleur est veillé par les Grâces.
Mais quels accents plaintifs ont frappé mes esprits?
J'entends, je reconnais vos lamentables cris,
Enfants infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître et qu'immola le crime.
Ah! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,
Et si pour lui du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfants de l'amour, que la honte a proscrits?
De leur mère jamais ils n'auront un souris;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère:
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour sans recevoir un nom.
D'autres de leurs aïeux recueillent l'héritage:
Votre pitié, voilà leur unique partage!
Que dis-je? A leur naissance, incertains d'un berceau,
D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau
Qui de leurs membres nus écarte la froidure!
Ah! que la pitié parle où se tait la nature!
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'il sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes;
Peut-être ces enfants nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois;

De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse,
C'est peu : si quelque arbuste à ses regards offert
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres de son clos, enfants héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.
Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle;
Conquérez à l'État ces enfants malheureux;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux;
Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros;
Ainsi la bienfaisance accueille la misère;
Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.
Cependant, en ces lieux au malheur consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrents de sang vont noyer les sillons :
Eh bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connaîtra son empire.
Là la Nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit en pleurant ses pas;
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,

Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnants, dans les rangs écrasés,
Tantôt elle suspend l'épouvantable orage ;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,
Qui prodiguez le sang ! Maudits soient les vainqueurs
Qui font des malheureux immolés à leur gloire
Le marchepied sanglant de leur char de victoire ! »
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas,
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchants aux morts qu'elle console ;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers ;
Des larmes du regret, du sùc heureux des plantes,
Arrose en gémissant leurs blessures sanglantes ;
Tantôt d'un œil craintif suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux ;
Tantôt leur fonde un temple, et tout près un bois sombre
Semble un autre Élysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis.
Tel brille ce Greenwich [6], où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes :
Ainsi parlent encor de champs et de vaisseaux
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services :
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices ;
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.
  Toutefois dans les camps sa voix, mal entendue,
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs !
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.

Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblants,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglants!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattants, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs?
Ces bourreaux beaux esprits, ces sages sanguinaires,
Au théâtre pleuraient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir!
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas:
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre [7],
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
Ah! si le sort, un jour, aux malheureux Français
Envoyait un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France [8],
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritaient vos fureurs, méritaient vos mépris!
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères!
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire:
Ah! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
Eh! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Serait-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?

De la triste Helvétie écoutez les accents.
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissants,
Quel bonheur vous manquait? Dans ses pompes profanes,
Le luxe des palais enviait vos cabanes;
L'oreille avec plaisir écoutait vos torrents;
L'œil de vos clairs ruisseaux suivait les flots errants;
Le sommeil se plaisait au bruit de vos cascades;
Les arts industrieux habitaient vos bourgades;
Le sage les aimait; l'orgueil même, séduit,
Chez vous pour ses vieux ans projetait un réduit.
Les richesses pour vous coulaient moins inégales;
Vos bras étaient guerriers, et vos mœurs pastorales;
L'étranger parmi vous s'arrêtait enchanté;
Et sur vos monts enfin Haller avait chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour [9]!
Cependant, près de vous grondait l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchait son tonnerre.
Que faisiez-vous alors! vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix [10];
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordait d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiger [11], digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux;
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayaient vos frayeurs et tâtaient vos courages :
La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,
L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus :

Tout réprimait des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restaient de l'héroïsme antique :
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappelaient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avait sauvé les restes;
L'honneur même enflammait leurs milices agrestes;
Pouvaient-ils oublier leurs amis, leurs parents,
Sous de lâches poignards sans défense expirants?
Leur sang criait vengeance, et leurs augustes mânes
Erraient inapaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.
Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à la fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivants remparts.
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.
Des Français un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus,
Mais Rapinat paraît [12], et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
Soudain ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang de Français,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent :
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisait la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah! qui pourrait tracer ces scènes de carnage [13]?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;

Sa mère palpitante expire sous leurs pas.
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle :
Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants !
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne saurait lui plaire.
Tout ce qui du passé gardait le souvenir,
Tout ce qui promettait un bonheur à venir,
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monuments des arts, ceux de la bienfaisance ;
Tout subit leur fureur. S'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait ! et le nombre accable la valeur.
Ah ! que les arts du moins consacrent le malheur !
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'État ont péri les victimes :
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs !
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent ;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent ;
Que le passant troublé le lise avec horreur ;
Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur ;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier : « Qu'as-tu fait de mon père ?
Que puissent tour à tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions ;

Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine et soulever le monde !
Mes vœux sont entendus : la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleurait sur le malheur, consolait la faiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable déesse,
Se relève en fureur, et pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix ;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre ;
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre ;
Appelle la vengeance, et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs :
Les maux paieront les maux, les pleurs paieront les pleurs !
Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles ;
Où s'arment en fureur, pour le choix de tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.
Là sous des traits hideux s'offre la race humaine ;
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé ;
La nature est souffrante, et le sang outragé ;
Son cri meurt étouffé : plus de fils, plus de père :
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,
Trouvent un assassin ; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.
Quand le luxe insolent et l'infâme licence
Ont d'un dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde :
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,

Lève sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs :
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage !
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge ?
 La Vendée ! à ce nom la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De Français égorgés couvrait au loin la terre ;
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondaient les torrents.
Enfin entre les camps la trêve se déclare :
Soudain tous ont franchi le lieu qui les sépare,
Volent d'un camp à l'autre. A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé[14].
A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connaissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent ;
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs,
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'armes,
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux.
Dans leurs embrassements leurs transports se confondent ;
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent ;
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos ;
Tout redevient Français, ami, parent et père ;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné ;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succède un lugubre silence :
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement, et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.

Mais le remords redouble au milieu des ténèbres,
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres :
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc,
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ce son, signal des funérailles.
Accours, douce Pitié, préviens ces jeux sanglants ;
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs;
Dis à ces malheureux : « Cruels, qu'allez-vous faire?
Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
Laissez là ces mousquets, ces piques et ces dards ;
La nature a maudit vos affreux étendards.
Hélas ! hier encore, assis aux mêmes tables,
Votre bouche abjurait ces lauriers détestables.
Avez-vous oublié vos doux serments d'amour ?
Le ciel à vos combats prête à regret le jour.
Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes;
Je resterai muette, et vos justes malheurs
A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
Et vous qui, les premiers provoquant la vengeance,
Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
C'est à vous de donner le signal de la paix :
Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
De cadavres sanglants ont engraissé la terre.
Ah! revenez à vous; voyez la France en deuil
Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil.
Le chemin qui conduit ses enfants aux conquêtes
Est teint de notre sang et pavé de nos têtes ;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le Triomphe, et de l'autre la Faim.
Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires ;
Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères;

Et qu'aux chants de la mort succèdent, en ce jour,
Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour !

CHANT III.

[1] Pourquoi faut-il toujours qu'en mes tristes tableaux
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux ?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles :
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes !
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs ;
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire ;
Pour saisir une palme ils volent aux combats,
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.
Mais au sein de nos murs quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparaissent.
Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La victoire pour trône y veut des échafauds :
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime ;
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.
O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps dans les cités surpasser les fureurs ?
Là tout parle de meurtre ; ici tout vous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle ;
Les mêmes tribunaux jugent vos différends,
Le culte au même autel appelle tous les rangs ;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble ;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble ;
Enfin, tout vous unit. Pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglants et ces scènes d'horreurs ?
Ah ! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.

Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout à coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos:
Du sang des deux partis la discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi, le ciel vengeur tour à tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla,
La race des Yorks par celle des Lancastres.
  Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?
Mais non: que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtiments du crime épouvante la terre;
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations.
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,
La France a pris l'essor; et dans ses attentats
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc; et, gagnant le feuillage,
Dévore, en petillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrase la forêt.
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil tremblant les flammes triomphantes.
Tels furent nos destins: ainsi dans un moment
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.

A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux-arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole à qui la France a confié son sort
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;
Les jours sont inquiets et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor :
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse;
L'opulence dénonce et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours en vain ton or est prêt,
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens :
Plus d'amis, de parents, ni de concitoyens.
Le fils, épouvanté, craint l'abord de son père;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère;
L'amour même est timide; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand, sur ses pas semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,

Tous les nœuds sont rompus ; l'ami dans son ami,
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi ;
Et sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.
  Mais quels maux je compare à des malheurs si grands ;
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice,
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.
Tous à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort ;
Et dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parents, vont expirer ensemble,
A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout à coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard ; mais il aura son heure :
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour ; leur pouvoir les proscrit :
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres ;
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits [1],
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
  Partout la soif du meurtre et la faim du carnage.
Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté ;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes ;
Les arts aident le meurtre et célèbrent les crimes.
Que dis-je ? la nature, ô comble de nos maux !
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie ;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie ;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recèle par milliers les cadavres sanglants.

A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.
Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups;
Le baptême de sang est achevé pour vous.
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides [2];
Et le jour et la nuit l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage [3],
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.
O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre;
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore [4].
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur :
Eh bien! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre :
Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre;
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars.
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage :
Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève [5].
Français, vous pleurerez un jour ces attentats :
Oui, vous les pleurerez; mais vous n'y croirez pas.
Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
Eh! qu'importe au pouvoir qu'auprès de ses troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

Ah ! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré !
Pareil à cette énorme et bruyante déesse
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse,
De la proscription le génie odieux,
Ayant partout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière ;
Comme au palais des grands, frappe à l'humble chaumière ;
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux,
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
Mais pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires ?
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissants
Cherchaient pour eux les sons les plus attendrissants.
Par moi, du laboureur, étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire ;
J'encourageais les sons de l'humble chalumeau,
Et portais aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrais-je des grands oublier la souffrance !
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs :
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs ;
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui des hauteurs d'où la puissance tombe
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits !
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle ;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux[6] !
La nature en frémit ; et l'amitié, tremblante,
A des traits si chéris recule d'épouvante.
O Mouchys ! expiez votre amour pour vos rois :
Que l'épouse et l'époux périssent à la fois.

Je ne t'oublierai point, toi dont l'âme sublime
Gardait un cœur si pur sous le règne du crime.
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami d'un sang royal,
Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
Avec moins de transports des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.
Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoraient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle?
Hélas! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissait la tête; et même la vertu
Baissait sous les poignards un regard abattu;
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,
Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable! ô malheureux Versailles!
Son rang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourants s'amoncellent;
Et de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.
O martyr du devoir, du zèle, et de la gloire!
Tant que du nom français durera la mémoire,
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
  Mais combien ton trépas présage de malheurs!
Que je plains de l'État la fortune orageuse!
A peine délaissé par ta main courageuse,

J'entends tomber le trône ; et le sang de nos rois
Hélas! m'offre à pleurer tous les maux à la fois :
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris.
O douleur ! ô pitié ! quelle grande victime,
D'un rang plus élevé, descendit dans l'abîme!
Hélas! le vœu public dictait ses sages lois,
Gouvernait ses conseils, présidait à ses choix;
Les ordres de l'État, convoqués par lui-même,
Semblaient associés à son pouvoir suprême.
O mon maître! ô mon roi ! comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur!
O jour, jour exécrable! où des monstres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides !
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois! »
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée 7 ;
Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil ;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trompé dans la couche royale,
Le ciel, le juste ciel, a conservé ses jours.
Ah ! puisse-t-il longtemps en protéger le cours!
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable.
Ah ! comment le tracer ce départ lamentable!
De leur palais sanglant ces otages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.

Pour suite des brigands! des bourreaux pour cortége!
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégouttants de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent; au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à la fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois,
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre et des rois le plus juste,
Deux enfants malheureux. O fille des Césars!
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée:
Et, pâle, l'œil en pleurs, tendant ses faibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains!
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces;
Au bout d'un fer sanglant d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux:
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes!
Que de cris forcenés! que d'imprécations!
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare,
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits accable sa douleur.
Ah! si par les tourments sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourraient égaler la durée!
Abrège, Dieu des rois, ces affreux attentats;
Avance, char fatal; coursiers, hâtez vos pas.
Non: la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.

Cependant on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.
Il les voit; et leur vue, ô douleur lamentable!
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit, enveloppé de son voile sanglant;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah! malheureux époux, et plus malheureux roi,
Puisse être un jour ce lieu moins funeste pour toi!
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes!
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime!
Ah! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non : de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible! ô douloureux voyage!
Bien différent de ceux où, bordant son passage,
Son peuple pour ses jours levait au ciel les mains,
Et de fleurs sous ses pas parfumait les chemins.
Le vieillard consolé bénissait la lumière;
L'enfant lui souriait du seuil de la chaumière;
Tous les yeux le cherchaient avec avidité;
Et, quand fuyait loin d'eux son char précipité,
De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivaient encore.
Que les temps sont changés! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs!
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux
Est tantôt dans l'abîme et tantôt dans les cieux,

Il passe tour à tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur :
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix en son cœur, de trêve à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment[8],
Il marche environné de surveillants barbares;
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares;
La haine curieuse assiège son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil;
Et, le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves!
Heureux lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien! vous qu'offensait sa puissance suprême,
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.
Tout est prêt : ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolents méritant son salaire :
Le Louvre est investi; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs :
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes;
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours[9],
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.

Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt !
Que dis-je ? l'arrêt part, et le cachot est prêt.
O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses !
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses.
Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats [10],
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisaient l'infortune, et décoraient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme :
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des enfers ! quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitements affreux ?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.
O noms sacrés de père, et d'époux, et de fils,
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris !
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces moments ;
Précipitez du cœur les doux épanchements ;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.
Quels maux ne s'oublieraient dans vos saintes caresses !
Mais c'en est fait : ô cœurs nés pour vous adorer,
Votre malheur commence, il faut vous séparer.
Vos tyrans l'ont voulu ; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.
Hélas ! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguaient quelquefois des serviteurs zélés ;
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi dans les fers ils envoyaient l'hommage.
Vous ne les verrez plus : sur Louis et sur vous
Déjà j'entends crier d'inflexibles verrous.

Non : vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père,
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je? ô coup du sort!
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.
Oh! qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes!
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes;
Et, par de longs soupirs cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout et ne peuvent parler.
Ah! moi-même je sens défaillir mon courage.
D'autres du jour fatal retraceront l'image[11] :
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance;
Le char affreux, roulant dans un profond silence;
Ce char qui, plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts;
L'échafaud régicide et la hache fumante;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante
Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé[12].
Ces tableaux font horreur; et je peins la Pitié!
La Pitié pour Louis! il n'est plus fait pour elle.
O vous qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales;
Préparez, préparez vos palmes triomphales,

De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'était qu'un degré vers les cieux.
  Mais d'où vient tout à coup que mon cœur se resserre!
Hélas! il faut des cieux revenir sur la terre!
Louis en vain assiste aux célestes concerts;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.
O mélange touchant de malheurs et de charmes!
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.
O vous qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
Français, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez : est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnait tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grâce à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidaient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnaient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivait sans lui, mais il vivait près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils[13].
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectait dans ses bras cette tête innocente;
Si du soin d'élever cette royale fleur
Elle pouvait charmer son auguste douleur!
Mais lui-même on l'arrache à sa main maternelle;
Leur prison séparée en devient plus cruelle.
Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.

Ah, cruels! désarmez vos rigueurs inhumaines :
Hélas! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes !
Vains discours; chaque instant voit aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole longtemps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourments,
Tout ce qui flétrit l'âme, et révolte les sens;
Sans cesse elle respire une vapeur immonde;
Le froid glace ces mains qu'idolâtrait le monde;
Un vil grabat succède à des lits somptueux;
A sa faim, qu'éveillaient des mets voluptueux,
On épargne une vile et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je? incroyable destin !
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Ses besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.
Quoi! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre?
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre?
Hélas! partout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.
Ah! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secrète,
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite?
Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs!
Mais il n'en est plus temps : l'affreux conseil s'assemble,
On vient, le verrou crie, on l'entraîne; je tremble.
C'en est fait : le voici, voici l'instant fatal.
Eh bien! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous qui fîtes tomber les plus grandes victimes,

Juges de votre reine, écoutez ses forfaits.
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur de son époux partagea l'indulgence,
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
« J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. »
Ce mot, inconcevable aux âmes sans pitié,
Ce mot, dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats.
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?
Ah! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance.
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence:
Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs, dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleur! indignement liés!
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache!... ah! tout mon sang se glace d'épouvante!
Non, je vais aux déserts enfermer mes douleurs;
Là je voue à son ombre un long tribut de pleurs;
Là, de mon désespoir douce consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice;
Et les monts, les vallons, les rochers, et les bois,
En lugubres échos répondront à ma voix.
  Et toi qui, parmi nous prolongeant ta misère,
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur [14]!
Reçois de la pitié son tribut de douleur.
Ah! si dans ses revers la beauté gémissante,
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissants!
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissants:

Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime :
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.
Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieu ! et quel prétexte à ce forfait infâme ?
Ton nom était sans tache aussi bien que ton âme ;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles désirs,
Eut les malheurs du trône et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu suppliais pour eux le maître des humains ;
Ce ciel, où tu levais tes innocentes mains,
Était moins pur que toi. Dieu ! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares ?
Ah ! le ciel t'enviait à ce séjour d'effroi.
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi ;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance ;
Mêle sur ce beau front, où siège la candeur,
Les roses du martyre aux lis de la pudeur.
Trop longtemps tu daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton âme céleste.
Pars, nos cœurs te suivront ; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux.

Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La débile vieillesse et la fragile enfance :
Un enfant, un vieillard ! qui peut les voir souffrir ?
L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir.
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante ;
Lorsque, autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Pâris, Polyxène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre :

Tant cet âge si faible est puissant sur nos cœurs !
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?
Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs, manquons-nous de victimes ?
O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous [15] ?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous ?
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères ;
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !
Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé,
Il vous restait un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais, quoi ! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.
De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas ! s'en vient encore aigrir votre infortune.
De deux règnes brillants vous vîtes la grandeur ;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur ;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage
Réservait ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourrait vous refuser des pleurs ?
Mais l'enfance surtout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes !
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes ;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage ;
Et je rends grâce au flot qui le rend au rivage :
Tant cet âge est touchant ! mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin ?
Je reviens donc à vous, famille infortunée !
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas ! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers ?

Louis sur l'échafaud a terminé sa vie ;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie :
D'effroyables malheurs ont banni ses parents.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,
Un fils respire encore; il n'a pour sa défense
Que ses traits enchanteurs et que son innocence :
Contre tant de faiblesse a-t-on tant de courroux !
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous !
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant ! c'est sur lui que notre espoir repose
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas ! qu'il ne voit plus.
Tu connais ses dangers, et tu vois sa faiblesse.
Ses parents ne sont plus, son peuple le délaisse ;
Que peuvent pour ses jours ses timides amis ?
Les assassins du père environnent le fils ;
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme [16].
Déjà même, déjà de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi ! n'était-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse ?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Étaient-ils sans courage, étaient-ils sans secours ?
Abner sauva Joas; sous l'œil même d'Ulysse
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.
Mais, quoi ! pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits !
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère ;
Et la beauté du fils aurait trahi la mère.

Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah! malheureux enfant, ah! prince infortuné!
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né!
Pleurez, Français, pleurez tant de maux et de charmes:
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.
  Mais je respire enfin : le règne des forfaits
Sans doute est achevé. De ce sang que j'adore,
Moins à craindre pour eux, un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les grâces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs : son sexe est sa défense;
Peut-être ils feront grâce à sa faible innocence.
Déjà brille autour d'elle un plus pur horizon.
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison!
Où ses parents sont-ils? qu'est devenu son frère?
Essuiera-t-elle encor les larmes de sa mère?
Son père est-il vivant? Conserve-t-il sa sœur?
Douter de leur destin est sa seule douceur;
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille,
Rien n'apaise sa crainte, hélas! et tout l'éveille.
Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux?
Le ciel veut-il s'absoudre en terminant ses maux?
Oui, l'heure est arrivée : un Dieu finit ses peines,
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis! ô fille des rois! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas! notre terreur
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,
Qu'une pitié captive et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.

Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et dans ces yeux, longtemps noyés dans les douleurs,
Chercheront en pleurant la trace de tes pleurs.
Et vous qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah ! ménagez son âme, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur.
Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque, en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines !
Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à la fois
Son père à l'échafaud et son Dieu sur la croix.
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père ;
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère :
Qu'elle soit digne d'eux, en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux ;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.
Déjà les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'état douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour aux restes de la nuit.
Cependant, au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osait lever la voix,
Des rayons de vertu ont brillé quelquefois.
On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères [17].
Que dis-je? Quand septembre, aux Français si fatal,
Du massacre partout donnait l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,

Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux ;
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux [18].
Eh ! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi qui donnas au monde un spectacle nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère !
Une seule dément ton noble caractère [19] :
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme;
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.
Superbe et triomphante à ses derniers moments,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtements;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire :
On dirait que le ciel met dans ses faibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.
Telles, dans la nuit sombre éclatants météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,
Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour!
Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche [20];
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud;
Ta reine dans les fers te parle encore plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne;
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Éponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux :

Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.
Ah! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui dès vos premiers ans entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs [21]!
Hélas! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu vous virent immoler.
Ah! des yeux maternels quel pleurs durent couler!
Mais vos noms sans vengeur ne seront pas sans gloire;
Non: si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu: je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funeste Élysée,
Qui de torrents de sang vit la terre arrosée.
Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli [22],
Par ses bals scandaleux trop longtemps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence!
Mais s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts,
Épargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil;
Là ce sexe charmant dont vous êtes l'orgueil
Dans la jeune saison reviendra chaque année
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.

« Salut, objets touchants! diront-elles en chœur,
Salut, de notre sexe irréparable honneur!
Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage;
Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal;
Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal :
Adieu, touchants objets, adieu! Puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres!
Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons;
Zéphyr suivra vos pas, écho dira vos noms.
Adieu! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes;
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
Ces hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs! »

CHANT IV.

A combien de fléaux le ciel livra le monde:
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlants;
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre :
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude,
Qui de nos passions endort l'inquiétude;
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir,

D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils, ces beaux jours qu'ils nous avaient promis?
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligerait les yeux
Si, changés tout à coup en d'informes ruines,
Les bois baissaient leur tête et levaient leurs racines.
Hélas! depuis ce jour, si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels maux inouïs l'essaim nous environne!
Par ce premier malheur que de maux enfantés!
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France, qu'enviaient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.
Ses biens de tous les maux renferment la semence;
Son calme est la fatigue, et non l'obéissance.
Mais, hélas! des malheurs où l'État est plongé
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé:
Ses enfants dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie!
Absents, elle est présente à notre âme attendrie:

Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance, et même de ses peines.
  Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,
Lorsque emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate il pleure le Jourdain.
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire,
Reviennent tour à tour à sa triste mémoire;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui criaient : « Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Que vous chantiez aux jours de vos solennités.
— Ah! que demandez-vous à nos cœurs attristés?
Comment chanterions-nous aux rives étrangères?
Répondaient-ils en pleurs. O berceau de nos pères!
Notre chère Sion! si tu n'es pas toujours
Et nos premiers regrets et nos derniers amours,
Que nous restions sans voix; que nos langues séchées
A nos palais brûlants demeurent attachées!
Sion, unique objet de joie et de douleurs,
Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs!
Quoi! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles?
Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
Du retour de tes fils remercier ton Dieu? »
  Ainsi pleurait l'Hébreu; mais du moins par ses frères
Il n'était point banni du séjour de ses pères.
Ah! combien du Français le sort est plus cruel!
Chassé par des Français loin du sol paternel,
Il fuit sous d'autres cieux; et pour comble de peine.
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O ciel! à ce départ, que de pleurs, de regrets!
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets :

L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses blés qui commençaient d'éclore ;
L'autre, de ses jardins les bosquets enchantés ;
L'autre, ses jeunes ceps nouvellement plantés,
Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante
De ses premiers raisins la vendange écumante.
A ses livres choisis l'autre fait ses adieux ;
L'autre baigne de pleurs son réduit studieux ;
Et, loin du lieu chéri, confident de ses veilles,
De sa muse exilée emporte les merveilles.
Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage :
Un Raphael échoit au magister du lieu ;
Racine d'un manant alimente le feu ;
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères ;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets, à son tour, Despréaux est roulé [1].
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
  Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété !
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux fus sa première idole,
Dieu Terme ! que dis-tu de ces barbares lois [2]
Qui, du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice ?
Vous, allez maintenant, complaisants possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs ;
Appelez les brebis des nations lointaines ;
Épurez par le choix les races indigènes :

Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux !
Ah ! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens ! ô tendre Pitié, viens ! pour toucher les cœurs
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur : « Vous blessez les lois de la nature.
Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure ?
Maudits soient ces mortels, qui se font avec art
Du malheur une proie, et des lois un poignard !
Barbares, remplissez vos celliers et vos granges :
Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges
Déposent contre vous. » Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
« Tout est changé, dit-on ; et le pouvoir répare
La longue iniquité d'un régime barbare. »
Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé[3] ;
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères ;
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah ! quel exil affreux égale ce supplice !
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh ! si je vous contais tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porterait l'épouvante.
Je vous dirais : « Ces biens, qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
Sur les deux continents entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parents,

Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et, par ses propres mains, égorgé la patrie. »
Ces tableaux font horreur... Et vous qui sans remords
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire?
Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or,
Avait avec la vie arraché son trésor;
Cent traits l'avaient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler; une voix gémissante
Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troyen,
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures?
Viens-tu troubler ma cendre, rouvrir mes blessures?
Arrête!... » A ces accents, à ces cris douloureux
Un saint effroi saisit le héros généreux :
Il fuit; et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons;
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères!
Ah! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe? Et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes?
Le cri de la nature est du moins écouté :
Dans les temps du malheur la tendre parenté
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes;
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.

Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère;
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte! le lion protège son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend;
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfants bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils!
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine :
Je flétrirai vos noms, hommes vils; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais c'est vous, rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage;
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle
Non, non : le temps n'est plus où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnait le trône : une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,
Calcule ses devoirs et discute vos droits,
Sous la pourpre avilie interroge les rois,

Désenchante l'esprit et paralyse l'âme,
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme,
De l'état social désordonne les rangs;
Des grands et des petits, des amis, des parents,
Des rois et des sujets brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois[1].
L'avenir du présent se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.
Redoutez du moment le conseil mensonger :
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le Français, croyez-moi, s'indignerait lui-même.
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats.
Et toi, tendre Pitié, parcours tous les États;
Va, parle; et s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur : « N'espérez pas conjurer la tempête;
Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous. »
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance :
Par votre courageuse et noble bienfaisance,
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.
  Que d'autres des guerriers éternisent la gloire,
Attellent la terreur au char de la victoire :
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et surtout la Pitié!
  O Virgile! ô mon maître, ô délices du monde!
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde
D'autres admireront le langage des dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux;
Mais ce qui te rend cher aux âmes bienfaisantes
Ah! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.

Eh! regardez Didon, lorsqu'aux bords libyens
Un orage a poussé le héros des Troyens :
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfants, le plus puissant des dieux,
A cette reine encor n'a pas lancé ses feux ;
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Écouté du héros l'histoire douloureuse ;
Mais déjà le malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'Amour.
« Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie ;
Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connaît l'accueil du généreux Aceste ?
Bon roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié.
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés le vieillard s'achemine ;
Ses trésors, son palais, ses ports leur sont ouverts ;
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes,
Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards longtemps les suivent sur les eaux.
Récits charmants, pourquoi n'êtes-vous que des fables !
Mais Virgile exprimait des plaisirs véritables :
Ah ! sans doute il sentait ce qu'il chantait si bien,
Et dans le cœur d'Aceste il nous peignait le sien.
Et même entre ennemis, que son vers plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme !
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyait le trépas,

Les poussait dans leurs camps, ou contre leurs murailles,
Écrasait leurs débris échappés aux batailles?
On combattit dix ans; mais contre la Pitié
Que peut des nations la longue inimitié?
Avec peine échappé des coups de Polyphème,
Le Grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.
Quelques tristes lambeaux, qu'attachent des épines,
Composent ses habits; des glands et des racines
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelants,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents;
Tout à coup il s'écrie : « Abrégez mon supplice,
O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots :
Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie;
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie[5] :
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs!
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,
Acceptez mon encens! Qu'à travers cette scène
De partis turbulents, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre et des accents plus doux,
Nos vœux reconnaissants arrivent jusqu'à vous!
Pontife des Liégeois, accepte mon hommage[6];
Le plus près du volcan, tu défias l'orage :
Tes États sont bornés, et tes dons infinis.
La Haie, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.
Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais : par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité;
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.

Lorsque vingt nations dévoraient nos débris,
Dans un encan barbare achetés à bas prix,
Leurs remparts se fermaient à la France exilée;
L'humanité te vit, et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux,
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte:
On craindrait que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux et dur comme son cœur!
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi, surtout, brave Anglais, libre ami de tes rois,
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,
Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage!
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands, cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin, souillé du sang de sa victime,
Demandaient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infâme assassin
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là viennent respirer de leur longue souffrance
Ces dignes magistrats, oracles de la France;
Là des guerriers fameux embrassent leurs rivaux
Là ces ministres saints, échappés aux bourreaux,
Protégés par la loi, gardent leur culte antique:
Sion dans son exil chante le saint cantique;
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,
Et la fille à sa mère ouvre en pleurant les bras.

Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin 7
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain,
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire;
Vous montre un avenir; fait, des palais du ciel,
Dans vos humbles réduits descendre l'Éternel;
Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance,
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie :
Au banquet fraternel Albion nous convie;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta de ceux qu'elle a conçus.
Telle une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière; et sa séve féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance :
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense :
Le monde tributaire entretient ton trésor;
Le Nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or;
La France, avec ses vins, te verse l'allégresse;
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur;
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.
Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des dieux;
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.

Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;
Rome hâta sa chute en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi :
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.
  Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrais-je t'oublier, terre que j'ai chérie,
O malheureuse Suisse! Eh! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?
Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse[8];
Beau lieu, qui nourrissais ma poétique ivresse!
J'ai juré sur tes monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtais leurs délices!
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse[9]!
  O bords infortunés! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques :
Chacun de vos rochers cachait un malheureux.
  Mais hélas! pour la France ils n'avaient que leurs vœux;
Des femmes, des enfants, des vieillards et des prêtres,
Que pouvaient-ils de plus, que prier pour leurs maîtres?
  Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accents :
Les héros de Condé te demandent des chants[10];
Laisse de la Pitié le luth mélancolique;
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondaient les lieux saints.

Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle;
De leur Dieu, de leurs rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers :
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là la France exilée en armes vient se rendre;
Là, pour mieux s'élever, tous sont fiers de descendre;
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havre-sac et le fardeau de l'âge.
Leur zèle a pour la tente oublié leurs vaisseaux :
Ils servent sur la terre, ils régnaient sur les eaux;
Là vit le feu sacré, l'amour de la patrie,
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi, delà les mers,
Loin de ce Capitole où se forgeaient leurs fers,
Utique rassemblait, sous les lois d'un seul homme,
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berri, soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Géryon
Dont trois âmes mouvaient la masse épouvantable.
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même espoir mouvoir trois héros à la fois :
Condé, Bourbon, Enghien, se font d'autres Rocrois;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.
Tel l'arbre aux pommes d'or, de la même liqueur,
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh ! quels transports nouveaux, quels moments pleins de charmes!
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes [1],
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire, il payait la valeur;
Distribuait ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire!

Tout votre sang s'émut; et ce sang glorieux
Sollicitait l'honneur de couler sous ses yeux.
Hélas! le sort jaloux peut vous être infidèle;
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien, par la vertu subjuguez le malheur;
Et de tant de revers quand le poids vous opprime,
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères;
N'allez pas étaler aux terres étrangères
De l'animosité les scandaleux éclats :
On ne plaint pas longtemps ceux qu'on n'estime pas.
Hélas! plus d'un Français, dans ces temps d'infortune,
Sourd aux plaintifs accents de la mère commune,
Se montra des Français l'implacable ennemi.

Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami [12]
De ceux que poursuivait la fortune inhumaine!
Toi, que chérit Bellone, ainsi que Melpomène,
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors,
Joins la beauté de l'âme à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace.
Ton art, qui dans la Grèce aurait eu des autels,
O Marin! sut dompter des monstres plus cruels:
Le désespoir affreux, la hideuse indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux
Mit son noble salaire aux mains des malheureux.
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux et les oreilles,
On te vit, tour à tour, vouer à nos malheurs
Ta lyre et ton épée, et ton sang et tes pleurs.

Le concert de vertu, de grâce et de génie,
Ah! voilà ta plus belle et plus douce harmonie :
Tel, beau, jeune et vainqueur, le dieu de l'Hélicon
Chantait, touchait sa lyre, et combattait Python.
Mais surtout des bienfaits usez avec noblesse :
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune :
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus : s'il se peut, ne devez rien qu'à vous;
Luttez contre le sort; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple :
Déjà plus d'un banni vous en donne l'exemple.
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!
La beauté, que jadis occupait sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure :
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je! ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit [13],
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.
Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe en proie aux factions,
Loin des débris sanglants de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie?

Ah ! quand ces malheureux, doublement exilés
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute :
Pourvois à leurs besoins et dirige leur route ;
Sauve-les des écueils, des flots capricieux ;
Et si des bords lointains présentent à leurs yeux
Quelque heureux coin de terre où des bois, une source,
Offrent un doux hospice, arrête là leur course.
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins l'homme invente les arts ;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux !
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfants chéris charment leur solitude ;
Que leur mère avec eux console leurs revers :
Avec ce doux cortége il n'est plus de déserts.
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme ; et de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront les maux.
Et si c'est un Français, Dieu ! quelle douce ivresse
Que de transports de joie et de pleurs d'allégresse,
De récits commencés, suspendus et repris !
Ah, si de tels moments on sent partout le prix,
Combien ils sont plus chers si loin de sa patrie !
Telle je nourrissais ma douce rêverie,
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux [14].

Craignant de son pays la discorde fatale,
Un Français avait fui de sa terre natale ;
Il l'aimait, et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.

Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur entre eux et lui mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnaître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avaient déjà grossi son portefeuille avide :
Il observait les vents, interrogeait les mers,
Leurs rives, leur reflux, et leurs courants divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts, entre ses mains, mesurait la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeait la pesanteur ;
Tantôt, les monuments, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentaient le choix ;
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenait la montre, et l'aiguille, et la sonde ;
Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Variaient à ses yeux leurs mobiles tableaux.
Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages :
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature.
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Tout à coup à ses yeux, par un heureux hasard,
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage ;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage ;
Déjà même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté. Tout à coup, ô merveille !
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.

Trois fois, plein de surprise, il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes :
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes.
« Des Français sont ici ! » s'écria-t-il soudain :
« Je verrai des Français ! » Il dit, suit son chemin ;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une blanche génisse;
Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimait de son lait les ruisseaux argentés,
Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne : du lis son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimait ses mains ont la blancheur.
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance :
« Quoi ! c'est vous ! quoi ! c'est vous ! Viens accours, cher ami;
C'est notre cher Frémon! c'est lui-même, c'est lui ! »
Le jeune époux accourt. Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassements tout leur cœur se déploie,
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue,
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son allégresse,
Revient de l'un à l'autre, et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout à coup il s'élance :
« Cher ami, satisfais à mon impatience;
Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
Oui, je veux tout savoir, tout entendre : mon cœur

Déjà vole au-devant des récits que j'implore.
Ah ! mon plus grand bonheur est de te voir encore,
Le plus grand de mes maux, de douter de ton sort ! »
— « Tu veux savoir le mien; ami, je suis au port.
Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne;
Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux !
Cher ami, puis-je assez remercier les dieux !
Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur,
Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
Ces spectacles sanglants fatiguèrent mon âme.
Avec peine échappé de ce séjour infâme,
Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
Ces fleuves, à grand bruit précipitant leurs ondes;
Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
Dès longtemps m'enflammaient du désir curieux
De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage;
L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
Releva mon espoir; et tandis qu'à Paris
Des brigands policés dévoraient mes débris,
L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
De la propriété connaître la douceur.
Le fameux Robinson revint à ma mémoire;
Son roman fut mon sort, sa fable mon histoire :
Que ne peut, en effet, le travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité !
Des instruments des arts j'étudiai l'usage;
Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage;

Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison;
Des moissons, des labours, je connus la saison;
L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
Des plantes avec nous avaient passé les mers :
Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence;
Et dans un sol étroit je parcourais la France.
Trop faible illusion ! A mes champs paternels,
Hélas! aurais-je fait des adieux éternels ?
Mais enfin dans ces bois les passions se taisent;
De nos troubles passés les tumultes s'apaisent.
Le travail en ces lieux est mon premier trésor :
Les plaisirs du travail manquaient à l'âge d'or.
J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
Tout seconde mes soins; des troubles de la France
Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
Nous sommes journaliers; mon épouse est fermière.
Le laitage du soir et celui du matin
Nous paraissent plus doux, présentés par sa main.
Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème.
Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
Des arts plus élégants amusent nos loisirs.
Le dieu maçon dans Troie et berger chez Admète
Ne tenait pas toujours l'équerre et la houlette :
Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
Ses doigts divins touchaient son luth mélodieux.
Nous avons imité cet exilé céleste :
Les arts charment souvent notre labeur agreste;
La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
Remplacer le marteau, la bêche et l'arrosoir;

Et notre douce vie, en délices féconde,
Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde.
Tel est mon sort. Un bien manquait à mes désirs;
Viens en les partageant achever mes plaisirs.
Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble;
Nous vécûmes heureux, eh bien! mourons ensemble. »
Comme il disait ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avait connu
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse;
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois;
La bonté simple et franche habite dans ces bois.
Oh! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages!
Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages. »
Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours;
Et des arts et des champs l'agréable culture
Pour eux d'un double charme embellit la nature.
Et vous qu'un faible espoir retient près du séjour
Où vivaient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France!
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux
Ne serait qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes,
Alors vos reverrez l'asile paternel;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,
Fixe, attire, et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin
Pour dévorer ses fils les appelle en son sein;
Ou, telle que Charybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour à tour et rechasse les ondes,

La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire tour à tour et vomit ses enfants.
Eh ! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne ?
L'honneur est-il muet ? Ah ! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui parmi les tombeaux
S'en va, pâle et tremblant, saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont les mains pleines d'or mendier l'esclavage,
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur !
  Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantais la Pitié, je peignais nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux [15]
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux !
Toi l'âme de mes chants, mon appui tutélaire,
Qu'adore le Français et que l'Anglais révère ;
Toi dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris ;
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime :
Grand prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être : aux jours de mon bonheur
Je chantai tes bienfaits ; et quand la tyrannie
Nous faisait de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces moments d'effroi,
Je m'oubliais moi-même et volais près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissaient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connaît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours ;
Le suit sous son nuage, et l'adore toujours.

Mais que dis-je? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'État : leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux! ô fortunés époux!
Si longtemps séparés, que votre sort est doux!
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.
C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes
Toi qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des czars [16]!
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course!
Tel que l'astre du Nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé.
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,
Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protégeras ce prince déplorable,
Que relève à tes yeux une chute honorable;
Qui d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main, en vain leur tend les bras.
Quel malheur plus touchant! quelle cause plus juste
Réclament le secours de ta puissance auguste!

Souviens-toi de ton nom : Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des rois.
Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne.

NOTES,

PAR M. L. AIMÉ MARTIN.

—

CHANT I.

[1] Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge vivante encor sa charmante vestale.

Ce tableau, composé en Angleterre et chanté par Delille, représente le supplice d'une vestale ; il fut exposé au salon de 1802, avec quelques autres compositions du même auteur. Mais il ne faut pas le dissimuler, c'est aux vers et à l'amitié de l'abbé Delille que Danloux, peintre médiocre, mais homme doux et modeste, doit sa véritable illustration. Nos grands peintres ont trop souvent négligé ces associations honorables, qui, mieux qu'une grande page, leur assureraient la reconnaissance de la postérité.

[2] L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

L'auteur désigne sous ce titre le temple de la *Miséricorde*, élevé par Hyllus, fils d'Hercule, et où les Athéniens ouvrirent un asile aux malheureux et aux coupables. Il y avait en Grèce un assez grand nombre de ces temples-asiles, et c'était une opinion commune que leur profanation entraînait les plus grands malheurs. La fin tragique du censeur Fulvius Flaccus et la maladie effroyable qui termina la vie de l'heureux Sylla furent attribuées à de semblables sacriléges. Voyez, sur ces temples, Pausanias, *in Attic.*; — Diod. Sic., lib. 41 ; — Thucyd., lib. 1 ; et spécialement sur le temple d'Athènes, Statius, lib. 2.

[3] Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence
La pitié préleva la part de l'indigent.

L'auteur peint ici des plus vives couleurs la Pitié descendant du cœur du riche vers l'indigent; nous l'avons vue, nous, plus sainte et plus sublime, remonter du peuple vers les rois. C'était le 31 juillet 1830. Au moment où une multitude en délire se précipitait sur la route de Rambouillet, je traversais le pont des Arts ; un homme sans bas, portant un bâton d'épine, des souliers ferrés, une blouse de toile usée, s'arrêta près de moi ; tous deux nous contemplions tristement et en silence la foule, qui s'écoulait devant nous comme un torrent furieux ; tout à coup, les yeux humides, les mains jointes et tendues vers ce fleuve de colère, l'homme à la blouse s'écria avec un accent profond de pitié : « Nous ne voulons ni

le sang du vieillard ni celui de l'enfant! Qu'on les laisse aller, et que l'État leur fasse une pension. » Puis, me regardant avec une noble fierté : « Il faut, dit-il, que l'histoire l'inscrive dans ses pages : *le populaire* en fureur n'aime la liberté que parce qu'il est généreux! » L'éloquence brute de cet homme arrêtait les passants, et tous les siens, en guenilles, l'écoutaient et l'approuvaient. J'ai rapporté fidèlement ses paroles, où la pitié pour le vieillard et l'enfant fut exprimée d'une manière sublime. Cette sainte pitié, en remontant ainsi du peuple jusqu'au roi, avait ennobli la révolte et la victoire.

[4] Je n'irai point, rival du vieillard de Samos.

Delille désigne ainsi Pythagore. On sait que les disciples de ce philosophe, dans leur régime diététique, n'admettaient rien de ce qui avait eu vie. Au reste, Pythagore n'a jamais rien écrit, et nous ne connaissons ses doctrines que par divers traités pseudonymes, et par quelques passages de Plutarque.

[5] Cruels! que vous ont fait l'innocente brebis, etc.?

Ces vers sont imités du passage suivant des *Métamorphoses :*

Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis ubere nectar,
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis, etc.?

On rapprochera avec plaisir ce fragment d'Ovide du petit traité de Plutarque intitulé : *S'il est loisible de manger de la chair.* Nous devons à Rousseau (*Émile*, livre 2) une traduction libre d'un passage de ce traité, et sa prose, fortement colorée quoiqu'un peu déclamatoire, l'emporte infiniment sur les vers d'Ovide, et peut soutenir la comparaison de ceux de Delille.

[6] Le coursier est sensible à ses soins généreux.

Jamais les Arabes ne frappent leurs chevaux; ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables. Ces animaux viennent la nuit se coucher dans la tente commune, au milieu des enfants, sans jamais les blesser! et lorsqu'un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête, et attend qu'il se relève. On ne peut lire sans attendrissement ce que raconte à ce sujet le consul Darrieux, dans son *Voyage au Liban :* « Un pauvre Arabe du désert avait « pour tout bien une magnifique jument. Le consul de France à Seyde « lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. « L'Arabe, pressé par le besoin, balança longtemps; enfin il y consentit, « et en demanda un prix considérable. Le consul n'osant, de son chef, « donner une si grosse somme, écrivit à la cour, et Louis XIV donna « ordre que la somme fût comptée. Sur-le-champ le consul mande l'Arabe, « qui arrive monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il avait

« demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, re-
« garde l'or, jette ensuite les yeux sur sa jument, soupire, et dit : A qui
« vais-je te livrer? à des Européens, qui t'attacheront, qui te battront, qui
« te rendront malheureuse. Reviens avec moi, ma belle, ma mignonne,
« ma gazelle; sois la joie de mes enfants et le bonheur de ton maître! En
« disant ces mots il s'élance sur son cheval, et regagne le désert. »

6 Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth?

Célèbre peintre et graveur anglais du dix-huitième siècle, et qui excellait dans les peintures du vice. Ses gravures étaient de véritables drames. Il se fit l'avocat des animaux dans une suite de planches intitulées : *Scènes de cruauté.* Cet ouvrage contribua beaucoup à adoucir les mœurs d'une classe du peuple. On en peut juger par le trait de ce passant qui, dans une rue de Londres, voyant un charretier frapper rudement un de ses chevaux, s'écria : *Malheureux! tu n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth?*

7 O toi qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison;
O des adieux d'un frère unique et triste don!

Il ne faut point croire les premiers détails de l'anecdote contée ici par le poëte : ils feraient trop d'honneur à d'infâmes bourreaux. Aucune consolation ne fut laissée, dans la prison du Temple, à la fille infortunée de nos rois. Objet éternel d'amour et de douleur, Marie-Thérèse-Charlotte de France fut élevée au milieu des illusions de la grandeur jusqu'à l'époque où une populace furieuse apprit à son enfance que le sceptre, la couronne et la vie des rois ne sont que de vains jouets, et que, à quelque hauteur que le sort nous élève, la vertu est sur la terre la seule véritable supériorité. Cette supériorité n'a point manqué à la victime : c'est le seul trône qui lui reste aujourd'hui dans son exil; c'est la seule grandeur que l'on n'ait pu lui arracher.

8 Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires, etc.

Delille s'était élevé, dans son poëme des *Jardins*, contre les monuments élevés à des chiens :

Dans tous ces monuments, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien : loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau!
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

9 .... Et la fille des rois
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes.

Cette partie de l'anecdote est la seule véritable. Le prince Poniatowski

fit en effet élever dans ses jardins un monument au chien de la fille de Louis XVI; mais ce chien n'était point un don du frère de la princesse, et il ne l'avait pas consolé dans sa captivité.

[10] O toi, l'inspiratrice et l'objet de mes chants

Pauvre, aveugle, infirme, exilé, le poëte qui chante ici la Pitié trouva dans mademoiselle de Vaudchamp une compagne dévouée et la plus tendre des amies. Admiratrice passionnée des beaux vers, elle écrivait sous la dictée de Delille, lisait pour lui, voyait pour lui, l'environnait d'amis attentifs, et charmait ses loisirs, et par les agréments de sa conversation, et par les sons harmonieux de la voix la plus touchante. Plus tard, dans son veuvage, nous l'avons vue toujours préoccupée d'un objet si cher, et ne vivant, pour ainsi dire, que de sa mémoire, parler de lui, le pleurer, publier ses ouvrages; lui élever un tombeau, visiter chaque jour ce monument, y porter des fleurs. Telles furent jusqu'à sa dernière heure les occupations de la veuve du poëte! L'hommage que lui rend ici Delille sera consacré par la postérité.

[11] Des filles de Milton qui ne sait la tendresse?

Malgré cette assertion du poëte, il faut l'avouer, Milton ne fut pas heureux avec ses filles. On sait que les deux aînées lui donnèrent quelques soucis, et qu'il fut obligé de les éloigner de sa maison. Toutefois, dans sa vieillesse, elles lui lisaient à haute voix des livres latins, grecs, hébreux, syriaques; tâche d'autant plus pénible qu'elles n'entendaient pas un seul mot de ces langues savantes. Ce trait de leur vie a sans doute effacé tous les autres, et les vers de Delille y font allusion.

[12] Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Le crime de Milton est d'avoir cherché à justifier l'assassinat de Charles Ier. Dans le premier écrit qu'il publia sur ce malheureux sujet, en 1649, il soutient que les principes de l'Église protestante condamnent les tyrans et permettent de les traduire en jugement. Dans un autre ouvrage il trace l'apologie de Cromwell, et le compare à Atlas, capable de porter seul le poids du monde entier. Il ajoute que rien n'égale ses talents, si ce n'est ses vertus, et il termine en l'appelant le père de la patrie. Ce panégyrique lui valut mille livres sterling; mais cet argent fut le prix de son ouvrage, et non de sa conscience, car il écrivait de conviction. Il pouvait mal distribuer son encens, il était incapable de le vendre.

[13] .... Voyez-vous ce mortel,
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme, etc.?

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du *Journal des Savants*, a été le sujet d'un drame joué sous le titre de *la Famille indigente*. Le peintre Danloux, entendant les vers de Delille, fut frappé du tableau qu'ils offraient à son imagination; et, s'étant aussitôt mis à y travailler, il l'exécuta avec le plus grand succès.

CHANT II.

[1] Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Dans ce morceau, Delille fait allusion aux inscriptions nombreuses qu'on trouva sur les murs des prisons après le 9 thermidor. Mais le tableau qu'il trace des prisons de la terreur n'est qu'une esquisse bien incomplète. Une foule de mémoires, publiés après le poëme de *la Pitié*, ont dévoilé ces hideux cloaques, où les prisonniers, hommes, femmes, enfants, entassés pêle-mêle, mouraient par centaines sans que la plupart du temps on songeât à séparer les vivants d'avec les morts. (Voyez à ce sujet la collection des *Mémoires sur la Révolution*, publiée chez le libraire Baudouin. Quoique le texte de ces mémoires ait été souvent adouci, on n'a pas tout supprimé.)

[2] Eh! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion.

Depuis que Delille a tracé le vigoureux tableau de cette colonie, elle s'est singulièrement améliorée. Flétrie dès son berceau, quoique si digne d'attirer l'attention du philosophe, elle n'était regardée qu'avec mépris, et comme une sorte d'égoût pour le crime. Personne ne croyait qu'avec le rebut de sa population l'Angleterre pourrait créer, en quelques années, aux extrémités du globe, une colonie aussi florissante et aussi utile ; et l'on oubliait que quelques-unes des provinces des États-Unis d'Amérique, et particulièrement la Floride et la Virginie, n'ont pas eu d'autre origine.

Voici le tableau de ses progrès. En 1788, époque de sa fondation, le nombre des déportés s'élevait à 1030 ; en 1796 à 3,959, et en 1802 à 12,215 ; aujourd'hui cette partie de la Nouvelle-Hollande a changé son nom de Botany-Bay contre celui de comté de Cumberland, ou colonie anglaise du Port-Jackson. A l'égard des criminels, les uns sont condamnés à l'esclavage pour la vie, d'autres doivent redevenir libres après un certain nombre d'années, mais ne peuvent jamais quitter la colonie ; d'autres enfin, après le temps de leur esclavage, sont maîtres de partir ou de rester. La plupart finissent par devenir propriétaires. Des moyens également puissants, la crainte et l'espérance, la récompense et le châtiment, sont employés pour contenir cette population bizarre et pour l'améliorer, et ces moyens ont été couronnés du plus étonnant succès. Nous renvoyons nos lecteurs aux *Voyages* de Péron et du capitaine Freycinet, qui offrent les détails les plus intéressants sur l'administration, les écoles, l'agriculture et le gouvernement de cette colonie.

[3] Howard! dont le nom seul console les prisons.

Ce touchant épisode n'a rien d'exagéré ; on pourrait même dire que les

vers du poëte atteignent à peine à la vérité. La vie d'Howard fut une vie de privations, de travail et de bienfaits. Après avoir obtenu du parlement l'amélioration des hôpitaux et des prisons de l'Angleterre, son attention se porta sur les divers établissements de ce genre des pays étrangers. Dans l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne et en Portugal, et plusieurs dans les contrées septentrionales et en Turquie. Tous ces voyages n'avaient d'autre but que d'étudier l'état des prisons et des hôpitaux sur le globe, et de travailler à leur amélioration. Sa mort couronna dignement sa vie. Ce fut en visitant un malade à Cherson, en Crimée, qu'il prit les germes d'une fièvre maligne, à laquelle il succomba le 20 janvier 1790. Il a publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il expose le but de ses voyages, ses recherches et leurs résultats; le plus considérable est intitulé : « *État des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles,* « *avec des observations préliminaires et un tableau de quelques prisons* « *étrangères*, 1777, in-4°. » Cet ouvrage a été traduit en français, et fut accueilli avec le plus vif intérêt. La vie d'Howard, composée en anglais par John Aikin, a été traduite par M. Boulard, ami de Delille, et auteur lui-même de plusieurs ouvrages estimables.

[4] Je ne vois plus ces sœurs dont les soins délicats
Apaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas.

L'association religieuse des sœurs grises, à qui Delille rend un juste et si honorable hommage, subsiste encore aujourd'hui : elle eut pour fondateur saint Vincent de Paul.

[5] A la voix de Carron le luxe s'attendrit.

L'abbé Carron est du petit nombre de ces ecclésiastiques qui, fuyant les grandeurs et les vanités mondaines, ont consacré leur vie à des œuvres de bienfaisance. Forcé de quitter la France à l'époque de la révolution, il établit à Londres une école pour les enfants des émigrés, et un hospice pour les vieillards et les infirmes. Son zèle infatigable à solliciter la charité d'autrui suppléait à son manque de fortune; et c'est ainsi qu'il se procura les moyens nécessaires à l'établissement et à l'entretien de l'école et de l'hospice dont il était le fondateur. On raconte à ce sujet qu'un jour, ayant obtenu l'autorisation de quêter dans un temple protestant, un jeune homme, indigné de sa présence, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet : tout le monde s'émut de cette odieuse insulte, l'abbé Carron seul conserva le calme de son âme; il tendit sa main au jeune homme en lui disant : Le soufflet est pour moi, mais n'avez-vous rien à donner pour les pauvres?

Revenu à Paris en 1814, il y ouvrit une école pour les jeunes filles, semblable à celle qu'il avait fondée en Angleterre; et ce fut au milieu de ces occupations pieuses que la mort l'enleva aux infortunés, le 15 mai 1821. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Feller.

[6] Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Cet hôtel, fondé par la reine Anne, sert à la fois d'asile aux matelots invalides et de maison d'éducation aux enfants de ces matelots. Ainsi, la retraite de la génération qui finit touche le berceau de la génération qui commence. Mais c'est dans la situation de ces deux établissements que la prévoyance du gouvernement se manifeste. De Greenwich on voit la Tamise couverte de vaisseaux. Le cœur du matelot invalide palpite à cet aspect qui lui rappelle sa vie aventureuse. Non loin de là, les enfants, émus de ces grands spectacles, brûlent de sillonner à leur tour cette mer dont ils ne voient pas les dangers, et dont l'immensité éveille leurs désirs et tourmente leurs pensées.

[7] Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige le tonnerre.

Barrère, après avoir reproché au gouvernement britannique de nombreux actes de perfidie, fit décréter par la Convention l'ordre de fusiller tous les prisonniers anglais ou hanovriens. On sait que les généraux français refusèrent d'exécuter cet ordre. L'humanité n'existait alors que dans nos camps. Ce décret, du 26 juin 1794, fut rapporté le 30 décembre de la même année.

[8] O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence.

Tout le monde connaît les maux que nos prisonniers éprouvèrent en Angleterre; mais ce qu'on ne sait point assez, c'est que les émigrés français s'empressèrent de venir à leur secours. Des familles dépouillées par la révolution retranchèrent de leur nécessaire; de pauvres prêtres qui n'avaient que deux habits en donnèrent un. Enfin les malheureux des deux partis se tendirent une main amie sur la terre étrangère.

[9] Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour.

Un des descendants du poëte Haller était alors fournisseur des armées françaises, où il avait acquis une funeste célébrité par ses dilapidations.

[10] Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le Directoire berça longtemps le grand conseil de Berne de l'espoir d'une paix qu'il se proposait de rompre au premier moment favorable. Enfin ce moment étant venu, nos troupes entrèrent en Suisse sous prétexte de rétablir la tranquillité troublée par l'insurrection des Vaudois contre le gouvernement de Berne : insurrection fomentée par la France. Le véritable motif de cette agression était le dessein de ravir le trésor de Berne, et de se venger de l'asile accordé aux émigrés et aux fructidorisés. La prise de Berne entraîna la soumission de toute la Suisse.

11 En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

L'histoire conservera ce nom. Ce magnanime vieillard ne se laissa pas tromper aux artifices du Directoire; seul il soutint le parti de la guerre, et son énergie entraina quatre-vingt-seize de ses collègues dans les deux conseils. Ni les périls de tout genre qu'il avait à courir, ni le poids de soixante-neuf ans, ni la supériorité de l'armée ennemie, n'ébranlerent son courage. A la tête de sa petite troupe, il ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

12 Mais Rapinat paraît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet du Pan a dit de ce commissaire du Directoire, dont le nom a survécu à toutes les célébrités du même genre :

« La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. Lecarlier, juge trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux commissaires Rouhière et Rapinat.

« Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par Rewbel, et son allié, offre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséricordieux à côté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les lycées de Paris.

« La Suisse, écrasée, passe sous un système de terreur : la prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud, attendent les murmures et la première résistance.

« En un mot, une oppression si effrénée aliénait jusqu'aux Jacobins les plus immoraux, et le Directoire se vit forcé de feindre de désavouer et de rappeler Rapinat. » (*Mercure Brit.*, vol. 1, p. 250 et suiv.)

13 Ah ! qui pourrait tracer ces scènes de carnage ?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge.

Ce tableau fut composé en Allemagne, au moment des plus grands malheurs de la Suisse, et sous l'impression même de ces événements. Des ordres de police le firent supprimer dans les éditions in-8° et in-18 de 1803.

14 .... A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue et le sang a parlé.

Cette scène touchante appartient au poëte, et non à l'histoire. La guerre de la Vendée fut horrible et sans réconciliation. Delille a imité cet épisode du quatrième chant de *la Pharsale;* et le huitième chant du même poëme lui a inspiré quelques-uns des vers qui suivent, et qui commencent ainsi :

Mais le remords redouble au milieu des ténèbres, etc.

CHANT III.

[1] **Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,**
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.

Fouquier-Tinville : jamais on ne vit un homme plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime et à controuver les faits. Son regard fixe faisait baisser les yeux de ses victimes. Lorsqu'il s'apprêtait à parler, il fronçait le sourcil et plissait le front. Sa voix était haute, rude et menaçante; elle passait soudainement de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu. En vain une épouse en pleurs le conjurait à deux genoux d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari; sourd aux accents de la douleur, il prononçait froidement la condamnation, et passait aussitôt à une autre victime.

Cet homme à son tour trouva des juges, et fut condamné à mort. Ceux qui avaient échappé à sa fureur le virent passer dans le tombereau fatal, Un témoin oculaire raconte que les vastes degrés du Palais de Justice étaient couverts d'une foule immense de spectateurs, qui, au premier aspect de ce bourreau, jetèrent un cri d'indignation et d'effroi. Son front, immobile comme le marbre, défia tous les regards. On l'entendit même murmurer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il fallut voir la mort en face, son audace l'abandonna, et il parut comprendre tout à coup l'énormité de ses forfaits. Le misérable trembla à son tour sous le glaive sanglant qui avait fait tomber les têtes de tant de victimes innocentes.

[2] **Par un art tout nouveau, des nacelles perfides**
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Les crimes de Carrier sont si effrayants qu'on est tenté de nier leur possibilité. Il disait à qui voulait l'entendre : Nous ferons un cimetière de la France! Nous voulons qu'elle soit réduite au quart de sa population. « N'épargnez pas les femmes, répétait-il à ses agents; elles engendreraient « trop si on les laissait vivre. Quant aux petits enfants, ce sont des louve- « teaux qu'il faut étouffer. » Pour multiplier le nombre des victimes, il inventa plusieurs supplices, et entre autres les bateaux à soupapes. Voici, à ce sujet, la déposition d'un témoin dans son procès. « Lamberty m'as- « sura qu'il avait des ordres de Carrier de noyer les brigands; il me prévint « que pendant la nuit il exécuterait une noyade, et m'engagea à m'y « trouver : je m'y rendis. J'ai assisté à deux ou trois noyades. On attachait « les brigands, on les faisait descendre dans une gabarre; on ouvrait les « soupapes, ils étaient engloutis. » Pendant ce temps les bourreaux chantaient des hymnes patriotiques, et achevaient à coups de sabre ceux qui tentaient de s'échapper. Dans un compte rendu d'une de ces opérations où l'on submergea quatre-vingts prêtres, qui n'avaient été condamnés qu'à la déportation, Carrier écrivait : Le décret de déportation fut exécuté *verticalement*. On sait que la quantité des cadavres engloutis dans la Loire

fut si grande, que les eaux en furent longtemps infectées. (Voyez les pièces du procès de Carrier, publiées en deux volumes in-8°; Paris, an III de la république.)

[3] Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

Tout le monde connaît le mot féroce de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, qui, interrogeant une femme plus que sexagénaire, et ne pouvant en obtenir de réponse à cause de sa surdité, dit au greffier : Écrivez qu'elle a conspiré *sourdement*. On se rappelle aussi la lâcheté de son confrère Coffinhal, qui, après avoir prononcé la sentence de mort d'un maître en fait d'armes, lui dit : *Pare cette botte-là, si tu peux.* Dans la note précédente, nous avons cité un trait semblable de Carrier.

[4] O Loire! tu les vis, ces hymens qu'on abhorre,
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.

On attachait nus un jeune homme et une jeune fille, et on les jetait dans la Loire. Carrier appelait ces exécutions *des mariages républicains*. Ils furent nombreux. Un témoin déposait ainsi dans le procès de Carrier : « Vers la fin de brumaire, j'entre dans un café, sur la place du Bouffay; « un batelier, nommé Pédreau, gros homme fort et trapu, me demande « une prise de tabac : Je l'ai bien gagnée, me dit-il, je viens d'en expé- « dier sept à huit cents. — Mais, lui dis-je, comment vous y prenez-vous « pour expédier tant de monde en aussi peu de temps? — Rien de plus aisé, « me dit-il; lorsque je fais des *baignades*, je dépouille les hommes et les fem- « mes, je les attache deux à deux par les bras et par les poignets; je les con- « duis sur mon bateau au milieu de la Loire, deux hommes les poussent « par derrière et les précipitent dans l'eau. — Mais ces gens pouvaient nager « sur le dos et se soustraire à la mort? — Oh! répond le batelier, nous avons « de grands bâtons avec lesquels nous les assommons. C'est ce que nous « appelons le *mariage civique.* » (Voyez le *Recueil historique des crimes de Carrier*, tome 1er, p. 146.)

[5] Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon, et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève.

Après le siége de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place, où les ordres étaient donnés de tirer sur eux à mitraille. Le représentant qui assistait à cette exécution se promena froidement sur ce champ de mort, et s'étant aperçu que quelques-unes des victimes avaient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut : *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne.* Quelques-uns de ces malheureux se relevèrent en effet; et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller.

[6] Lamballe a succombé, Lamballe dont le zèle
A sa reine en mourant est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel! on les montre à ses yeux.

Les assassins venus pour l'égorger firent de vains efforts pour l'obliger à répéter les outrages dont ils couvrirent le nom de la reine : Non, non, répondit-elle, jamais, jamais. Entraînée par ses bourreaux auprès d'un amas de cadavres, on la force à se mettre à genoux, et, après l'avoir frappée, on déchire son sein, on lui arrache le cœur. Par un raffinement de barbarie, ses longs cheveux blonds sont frisés et poudrés, ses joues sont rougies avec du fard et du sang; les assassins forment ensuite un horrible cortége, précédé de fifres et de tambours; portent sa tête au bout d'une pique à travers les rues de Paris, s'arrêtent devant le palais du duc d'Orléans, qui se montre à une croisée, ayant à côté de lui sa maîtresse, madame de Buffon, et portent enfin cet épouvantable trophée au Temple, sous les fenêtres de la reine, qu'ils appellent à grands cris pour lui montrer les restes mutilés de son amie. N'ayant pu y réussir, deux des bourreaux pénètrent dans la prison, et s'adressant à la reine, ils lui dirent froidement : Nous voulions te montrer la tête de la Lamballe. A ces mots, la princesse tombe évanouie, et les bourreaux satisfaits se retirent.

[7] La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée.

L'auteur trace ici le tableau des tristes événements des 5 et 6 octobre à Versailles. La reine, en effet, n'échappa que par hasard à la fureur des assassins. Deux gardes du corps, Varicourt et Deshuttes, en faction auprès de son appartement, furent égorgés, et leur résistance donna le temps à la reine de fuir, à demi vêtue, dans les appartements du roi. Les assassins parvinrent jusqu'à son lit, qu'ils percèrent de plusieurs coups de sabre et de baïonnette.

[8] Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillants barbares.

Après la catastrophe de Varennes, le roi est captif dans son propre palais : les gardes du corps sont licenciés; on lui donne une garde sous les ordres de Lafayette; et cette garde, introduite jusque dans la chambre de la reine, observe son sommeil et répond de la personne de ces deux illustres victimes.

[9] Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans viens confier ses jours.

Après avoir tout disposé pour la défense de son palais, au 10 août, Louis XVI chancelle et oublie bientôt la résolution où il était de se défendre. Rœderer le surprend dans ces dispositions, et l'invite à se réfugier au sein de l'Assemblée nationale. Louis suit ce conseil; et il va demander

un asile à cette assemblée, qui va le renverser du trône. Là, relégué dans la loge d'un journaliste, il est condamné, pendant trois jours, aux plus sanglants outrages; là, enfin, il entend Vergniaud lire et l'Assemblée adopter sur-le-champ, le décret qui ordonne son emprisonnement et celui de toute sa famille.

[10] De l'horrible Whitehall les sanglants attentats.

C'est contre les murs de ce vieux palais des rois d'Angleterre que fut dressé l'échafaud où périt Charles Ier. Aujourd'hui la fenêtre au niveau de laquelle l'échafaud était placé a été murée, et une statue de Charles II montre du doigt la place où coula le sang de Charles Ier.

[11] D'autres du jour fatal retraceront l'image :
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil, etc.

Les bourreaux ont tout prévu pour achever leur crime : on dispose de l'artillerie sur toutes les places et sur tous les abords du lieu de l'exécution. Il est défendu de se tenir en groupes dans les rues, sous peine de mort. On invite les citoyens à ne pas se montrer aux fenêtres pendant le passage du cortége. Sur la proposition de Robespierre, on désigne dans chaque section des hommes dévoués qui doivent se réunir autour de l'échafaud. Enfin la voiture s'avance environnée de soldats; on roule des canons en avant et en arrière, et cependant la multitude est muette, consternée, et le seul bruit qui se fasse entendre est celui des armes et des tambours.

[12] Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé.

Plusieurs récits touchants de la mort de Louis XVI ont été publiés. En voici un qui est peu connu, et que nous insérons ici comme une pièce digne de tenir sa place dans l'histoire. C'est une lettre du bourreau lui-même, qui se plaint de l'infidélité d'un journal, lequel journal avait jeté quelques soupçons sur la fermeté de Louis XVI à ses derniers moments.

« Citoyen,

« Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu l'honneur de « répondre à l'invitation que vous me faites dans votre journal, au sujet « de Louis Capet. (Le journaliste contredit par Sanson l'avait invité à « tracer le récit exact de l'exécution du roi.) Voici, suivant ma promesse, « l'exacte vérité de ce qui s'est passé. Descendant de la voiture pour l'exé-« cution, on lui a dit qu'il fallait ôter son habit; il fit quelques difficultés « en disant qu'on pouvait l'exécuter comme il était. Sur la représentation « que la chose était impossible, il a lui-même aidé à ôter son habit. Il fit « ensuite la même difficulté lorsqu'il s'est agi de lui lier les mains, qu'il « donna lui-même lorsque la personne qui l'accompagnait lui eut dit que « c'était un dernier sacrifice. Il s'informa si les tambours battraient tou-« jours, il lui fut répondu que l'on n'en savait rien, et c'était la vérité. Il « monta l'échafaud, et voulut foncer sur le devant, comme voulant parler;

« mais on lui représenta que la chose était impossible encore ; il se laissa « alors conduire à l'endroit, où on l'attacha et où il s'est écrié très-haut : « Peuple, je meurs innocent! Ensuite, se retournant vers nous, il « nous dit : Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je « souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français. Voilà, « citoyen, ses dernières et véritables paroles.

« L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échafaud roulait sur ce « qu'il ne croyait pas nécessaire qu'il ôtât son habit et qu'on lui liât les « mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les cheveux.

« Et, pour rendre hommage à la vérité, il a soutenu tout cela avec un « sang-froid et une fermeté qui nous a tous étonnés, et je reste très-con« vaincu qu'il avait puisé cette fermeté dans les principes de la religion, « dont personne plus que lui ne paraissait pénétré ni persuadé.

« Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la vérité dans son plus « grand jour.

« *Signé* SANSON. »

Paris, ce 20 février 1793, l'an 1er de la république française.

Quel hommage et quel récit ! Ne croirait-on pas entendre le centenier chargé de garder Jésus glorifier Dieu malgré lui au moment où Jésus expire, en disant : *Certe hic homo justus erat.* Les dernières lignes de la lettre de Sanson sont peut-être le plus grand triomphe que jamais la religion ait obtenu.

13 Ah, combien ses malheurs se sont appesantis !
Elle n'a plus d'époux et tremble pour son fils.

Il serait inutile d'entrer ici dans aucun détail sur le procès de la reine. Sa prison, ses interrogatoires et son supplice, se trouvent rapportés fidèlement dans les *Mémoires* de Cléry et de Weber, ainsi que dans un ouvrage intitulé : *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de sa famille;* 1 volume in-8°, 1816.

14 Et toi qui, parmi nous prolongeant ta misère
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux ô digne et tendre sœur.

Sept mois après le supplice de la reine, madame Élisabeth fut immolée sur le même échafaud. On affecta de la conduire au supplice sans aucune distinction, en l'associant sur le fatal tombereau à vingt-quatre autres victimes. Plusieurs femmes de la cour étaient de ce nombre. L'une d'elles, quoique enceinte, a refusé de se soustraire à la mort par sa déclaration. Madame Élisabeth fait avertir les juges, et la sauve. Exécutée la dernière, elle porte sur l'échafaud, couvert de sang et de cadavres, cette angélique sérénité qui ne l'a pas abandonnée un seul instant, ni pendant sa vie ni à l'heure de sa mort.

[15] O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?

Mesdames de France, Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, et tantes de Louis XVI, se rendirent à Rome en 1791, et passèrent plusieurs années dans cette ville, sous la protection de Pie VI. La conquête de l'Italie par les Français vint les arracher à cet asile. Elles passèrent successivement à Naples, à Caserte et à Trieste, fuyant devant nos armées, et ne trouvant nulle part le repos. Madame Victoire mourut à Trieste, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde le 18 février 1800. Leurs dépouilles mortelles furent apportées en France et déposées à Saint-Denis, au mois de janvier 1817. (Voyez les *Memoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par ordre de Pie VI*; Rome, 1794.)

[16] Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme.

Les détails de la captivité de Louis XVII et de son horrible geôlier Simon se trouvent partout. Mais une anecdote moins connue, c'est que le jeune prince, dans les derniers temps de sa vie, se condamna à un silence complet. Les commissaires chargés de la surveillance du Temple, interrogés par le comité de sûreté générale, snr la date de cet événement, répondirent : que le refus de répondre à toutes les questions datait du jour où Hébert et Simon lui avaient arraché une déposition contre sa mère. Ils ne doutaient pas que cette horrible scène ne fût la seule cause d'une résolution si extraordinaire dans un enfant de cet âge. Voyez le récit touchant de Harmand de la Meuse, dans ses *Anecdotes et événements remarquables de la révolution*, page 172, un volume in-8°; Paris, 1820.

[17] On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation: c'était celui de son fils. Il garde le silence, obéit à la voix du guichetier, qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. L'erreur ne fut point reconnue parce qu'il fit tout pour la rendre complete. Il tremblait que son fils, qui ignorait ce dévouement, ne vint réclamer sa place. Ce vieillard vénérable, attaché à la planche, s'écria : J'ai réussi! et il reçut le coup de la mort. Cette généreuse victime fut une des dernières. Un jour de plus, et elle était sauvée. Robespierre et ses complices tombèrent le lendemain.

[18] On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.

Cazotte, âgé de soixante-treize ans, condamné à mourir sous le fer des septembriseurs, a déjà passé le guichet de l'Abbaye, lorsque sa fille accourt, l'embrasse, le couvre de son corps, demande pour toute grâce de mourir

la première. A cette vue la populace, qui n'est là que pour regarder, s'émeut : Grâce! grâce! crie-t-on de toutes parts; les assassins, étonnés, laissent échapper leur victime, et la fille et le père sont emportés en triomphe dans les flots de la multitude. Malheureusement ce triomphe ne fut pas de longue durée, et Cazotte périt dix jours après sur l'échafaud. Le trait de mademoiselle de Sombreuil n'est ni moins touchant ni moins digne d'admiration. On sait à quel prix il lui fallut acheter l'horrible clémence des bourreaux. Ils lui présentèrent un verre de sang!... Elle emporta son père entre ses bras. Mademoiselle de Sombreuil est morte en 1823.

19 O toi du genre humain la moitié la plus chère,
Une seule dément ton noble caractère.

Dans ce dernier vers l'auteur désigne madame Dubarry, la seule femme qui se soit montrée faible en présence de l'échafaud.

20 Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente se sauva à force d'héroïsme. Traduite devant « les juges-bourreaux du 2 septembre, après avoir attendu son tour pen- « dant quarante heures, sans fermer l'œil, au milieu des cris des victimes « qu'on immolait, et des angoisses de celles qui allaient être massacrées, « elle retrouva toute son énergie lorsqu'elle vit que les interrogatoires « qu'on lui faisait subir tendaient à obtenir d'elle des déclarations qui in- « culpassent la reine. Elle réfuta si victorieusement toutes les calomnies « sur lesquelles elle était interrogée, que l'opinion de tout l'auditoire, « hautement prononcée, força ses juges à la déclarer innocente. »

(BERTRAND-MOLLEVILLE.)

21 O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs!

Quatorze jeunes filles de Verdun sont amenées à Paris, et conduites au supplice pour avoir paru à un bal donné par les Prussiens. Le peuple les voit, les plaint, entend ces voix virginales chanter des cantiques pieux jusque sous le fer de la guillotine, et personne ne crie grâce! personne ne s'élance pour les délivrer! La boucherie humaine est ouverte, et le peuple, abruti par le spectacle du sang, n'éprouve plus ni émotion ni pitié! Voilà le sort de la France pendant près de deux ans, sous ses tribuns populaires.

22 Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop longtemps avili,

Après la terreur, le peuple fut saisi de la frénésie des bals, des fêtes, des parures; et le monument le plus curieux de cette époque est, sans aucun doute, le *Journal des Modes*. Delille, dans ces vers, fait allusion à ce goût effréné du plaisir, et peut-être aussi à ces bals devenus célèbres sous le nom de *Bal à la victime*. On sait que pour y être admis il fallait présen-

ter un certificat attestant qu'on avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère, une sœur, sous le fer de la guillotine. La mort des collatéraux ne donnait pas le droit d'assister à ces fêtes. On dansait en souvenir des morts, comme autrefois on priait pour eux.

CHANT IV.

[1] En cornets, à son tour, Despréaux est roulé.

Le poëte rappelle ici, d'une manière fort piquante, le trait satirique de Boileau :

.... Et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
Satire III.

[2] Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois?

C'est le dieu protecteur des bornes que l'on met dans les champs et le vengeur des usurpations. Numa inventa cette divinité, comme un frein plus capable que la loi d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit un petit temple sur la roche tarpéienne, et le consacra au dieu Terme. Ainsi chez les anciens les limites des champs étaient sacrées : ceux qui avaient l'audace de les changer étaient dévoués aux Furies, et il était permis de les tuer comme des sacriléges.

[3] Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé.

Delille ajouta ces vers à son poëme en 1802, au moment même de sa publication. Buonaparte venait d'amnistier les émigrés, et de réduire à une liste *permanente* de mille noms le nombre des proscrits, qui s'élevait alors à cent cinquante mille, et remplissait neuf volumes. Les biens non vendus furent restitués à leurs anciens propriétaires; mais il y eut une exception pour les bois et les forêts de 400 arpents, les immeubles affectés aux services publics, etc., etc. C'est ce qui éteint toute reconnaissance dans le cœur du poëte, et lui arrache ce vers plein d'amertume :

La justice imparfaite est encor l'injustice !

Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois.

Ces vers sont une accusation directe contre Buonaparte, alors tout-puissant, et qui venait d'obtenir de la Prusse l'arrestation d'Imbert Colomès, dont il se fit remettre les papiers. Ce vieillard, alors âgé de soixante-seize ans, fut détenu au secret, gardé par quatre soldats, et resta longtemps sous le poids de cette arrestation. Ses papiers, imprimés et publiés par le gouvernement, forment un gros volume, qui porte le titre de *Papiers saisis à Bareuth* ; Paris, 1801, in-8°.

[5] Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie!

C'est la quatrième imitation de Virgile dont le poëte ait enrichi cette partie de son ouvrage; et l'on doit dire que jamais il n'a été plus heureux que dans ces emprunts faits à son maître. Voyez, dans le troisième livre de l'*Énéide*, l'intéressant épisode du Grec Achéménide et celui du jeune Polydore. Ce dernier a certainement inspiré à notre poëte les vers les plus touchants et les plus énergiques de son poëme.

[6] Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;
Le plus près du volcan, tu défias l'orage.

Le prince-évêque de Liége se montra, dès le commencement de l'émigration, l'un des plus empressés à secourir les malheureux Français obligés de quitter leur patrie; mais ses généreux secours ne leur furent pas longtemps utiles : le prélat vit bientôt ses États envahis, et il fut lui-même obligé de fuir devant les ennemis de la religion et de la monarchie.

[7] Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin, etc.

L'université d'Oxford fit faire à ses frais une édition de la Bible, qu'elle distribua à tous les ecclésiastiques français que l'émigration avait conduits en Angleterre.

[8] Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glaresse;
Beau lieu, qui nourrissais ma poétique ivresse!

Petit village sur le lac de Bienne, à deux lieues de l'île de Saint-Pierre, et dans une position charmante. Delille y passa quelques mois en 1796, époque à laquelle il travaillait à la traduction de l'*Énéide*.

[9] Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse.

Tout le monde connait les belles pages de Rousseau sur l'île de Saint-Pierre, et le récit qu'il a fait de ses promenades dans cette partie de la Suisse, alors presque inconnue et aujourd'hui visitée par tous les voyageurs. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, et l'on y voit encore la chambre du philosophe et la trappe par où il s'échappait lorsque des visites importunes venaient troubler sa solitude.

[10] Les héros de Condé te demandent des chants.

On sait que les souverains étrangers s'opposèrent toujours à ce que le chef de la maison de Bourbon, qu'ils reconnaissaient comme roi (Louis XVIII), se mit à la tête des émigrés français. Ce commandement fut laissé au prince de Condé, dont la petite armée, toujours placée aux avant-gardes dans les attaques, et aux arrière-gardes dans les retraites, fit des prodiges de valeur et fut continuellement sacrifiée. Les mémoires du temps entrent dans de grands détails sur cette exécrable politique de l'Au-

triche et de l'Angleterre, dont l'unique but était de détruire la France et non de rendre un trône aux Bourbons.

[11] Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes.

Ce fut en 1796 que Louis XVIII, chassé de Vérone par les armées françaises, rejoignit le corps du prince de Condé à Radstadt. Il y arriva le 28 avril, et le 18 mai il fut contraint de le quitter par le gouvernement autrichien, dont nous avons rappelé la politique dans la note précédente. C'est en passant à Dillingen en Souabe que ce prince fut blessé d'un coup de feu parti d'une main inconnue, mais qu'on suppose dirigée par le Directoire.

[12] Tel ne fut point ton cœur, toi courageux ami.

M. Marin avait servi dans l'armée de Condé; et ses talents en musique, que le poëte a vantés avec tant de chaleur, avaient charmé plus d'une fois ses compagnons d'armes.

[13] De son vêtement d'or un Caumont l'embellit.

Plusieurs émigrés, plutôt que de recevoir des secours d'un gouvernement étranger, se firent une ressource de leurs talents. Quelques-uns embrassèrent des professions mécaniques; de ce nombre fut M. de Caumont, maréchal de camp, dont les belles reliures obtinrent de la célébrité. D'autres se firent imprimeurs, et multiplièrent à Londres les chefs-d'œuvre de notre littérature. Nous avons sous les yeux plusieurs réimpressions de *Paul et Virginie* et de *la Chaumière* faites par des émigrés français, qui relevèrent ainsi leur petite fortune.

[14] Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Cet épisode n'est point une fiction du poëte; une multitude d'émigrés français fondèrent des établissements semblables dans diverses parties de l'Amérique. On sait que Delille, ayant lu ces vers dans une nombreuse société, apprit avec étonnement que M. et Mme de Latour du Pin étaient les héros de cette histoire, dont il se croyait l'inventeur. Seulement le lieu de la scène était changé, et ce que l'auteur place sur les bords de l'Amazone se réalisait sur les bords de la Delaware.

[15] Souris à mes accents, ô prince généreux !

Ce morceau est l'expression touchante d'une reconnaissance qui dura autant que la vie du poëte. Le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, s'était déclaré le Mécène du traducteur des *Géorgiques*, et l'abbaye de Saint-Séverin en Poitou fut le premier bienfait de ce prince.

[16] C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars !

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême et de Madame,

fille de Louis XVI, s'est fait, en 1798, à Mittau, en Courlande, sous les auspices de Paul Ier. Peu de temps après, Alexandre lui succéda, et c'est à cet empereur que sont adressés les vers de Delille, devenus si prophétiques. Un magnifique exemplaire, imprimé à Paris dès longtemps, relié aux armes de Russie, et dans lequel ce passage n'avait pas été supprimé, malgré la surveillance de la police de Buonaparte, fut mis sous les yeux de l'empereur de Russie deux heures après son entrée à Paris, le 31 mars 1814, au moment où il venait placer la couronne sur le front de Louis XVIII.

TABLE.

FIN.


MAR - 7 1967
MAR 2 8
[redacted]


a39003 002382553b

